This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06819821 1

LES TROIS FABULISTES,

ÉSOPE,

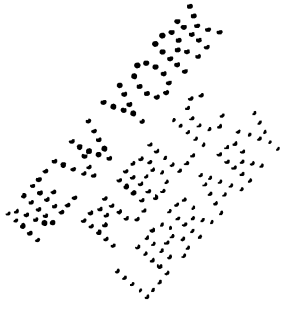
PHEDRE ET LA FONTAINE,

PAR CHAMFORT ET GAIL.

FABLES
DE
LA FONTAINE,

Avec les Notes de CHAMFORT.

TOME III.



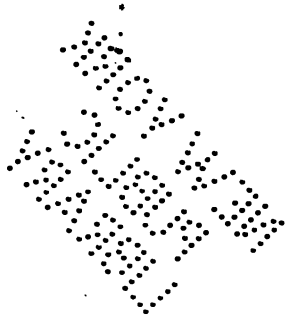
ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

L'AN V.

1796.



NOTICE SUR LA VIE
DE
LA FONTAINE,
AVEC QUELQUES OBSERVATIONS
SUR SES FABLES.

JEAN DE LA FONTAINE naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621 (1). Les premières années de sa vie n'eurent rien de remarquable, rien qui parût annoncer ce qu'il devait être un jour. Élevé par des maîtres qui n'avaient pas, comme Socrate, l'art de faire *enfanter les esprits*, et d'en deviner, par une finesse de tact et d'instinct très-difficile à acquérir, le caractère propre et particulier, il resta vingt-deux ans dans une espèce d'inertie qui, s'il eût été moins heureusement né, aurait éteint le feu de son imagination, et peut-être entièrement brisé les ressorts les plus utiles, les plus actifs et les plus

(1) Son père, qui s'appelait aussi Jean de La Fontaine, était un ancien bourgeois de Château-Thierry, où il avait été maître des eaux et forêts; et sa mère (Françoise Pidoux) était fille du bailli de Coulommiers. Voy. l'hist. de l'académie française.

puissans de l'ame, l'intérêt et les passions (1). Mais il est des hommes privilégiés que les préjugés, le pédantisme (2) et les vues étroites de ceux auxquels on confie ordinairement l'institution de la jeunesse, ne peuvent point abrutir : la société offre quelques exemples de ce fait, et La Fontaine en est un.

Montaigne dit que « nos âmes sont dénouées » à vingt ans ce qu'elles doivent être, et qu'elles » promettent tout ce qu'elles pourront ». Il ajoute que « jamais âme qui n'ait donné en cet âge-là

---

(1) La Fontaine était tellement convaincu de cette vérité, que c'est même la morale qu'il tire d'une de ses fables, où il introduit un philosophe scythe qui coupe et taille à toute heure les arbres de son verger,

Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien :
Celui-ci retranche de l'ame
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame :
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.
Liv. XII, fab. 20.

(2) Le mépris de La Fontaine pour les pédans perce dans plusieurs endroits de ses fables. Il leur fait même un reproche très-grave, et malheureusement très-fondé:

» arrhe bien évidente de sa force, n'en donna » depuis la preuve ». Cette observation est souvent vraie; mais elle est comme toutes les règles générales sujette à plusieurs exceptions, dont La Fontaine n'est pas, sans doute, une des moins remarquables. A l'âge de vingt-deux ans il était encore ignoré dans la république des lettres, et l'on était même bien éloigné de prévoir qu'il dût un jour en faire un des principaux ornemens, lorsqu'une harmonie (1), dont le charme lui était inconnu, vint frapper son

---

Certain enfant qui sentait son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédans de gâter la raison, etc.
Liv. IX, fab. 5. Voy. aussi liv. XII, fab. 15.

(1) « Un officier qui était à Château-Thierry en quar» tier d'hiver, lut devant lui, par occasion et avec em» phase, cette ode de Malherbe :

Que direz-vous, races futures? etc.

» Il écouta cette ode avec des transports méchaniques » de joie, d'admiration et d'étonnement, etc. » Hist. de l'acad. franç. par l'abbé d'Olivet.

Observons ici qu'aucune des circonstances de cet événement si imprévu ne fut inutile, pas même l'emphase du lecteur, qui aurait dû détruire l'effet de cette ode sur une oreille plus exercée, et qui en rendit l'impression plus forte sur celle de La Fontaine.

oreille étonnée, et lui apprendre qu'il était né poëte. Ces sortes de hasards ne sont que pour les hommes de génie, ils n'agissent point sur les esprits vulgaires : c'est l'étincelle qui embrâse la poudre, et qui s'éteint sur la pierre ou dans l'eau.

Ses premiers essais dans un art où il devait bientôt surpasser ses modèles, furent autant d'imitations fidèles des beautés, des défauts même, de celui qu'il avait pris pour maître, et sur les traces duquel il fut près de s'égarer (1).

Il lut ensuite nos vieux poëtes français pour se familiariser avec leur langue et s'en approprier les tours les plus heureux. Marot le charma par la naïveté de son style (2); et ce mérite réel, joint à quelques bonnes épigrammes que celles de Rousseau n'ont pas fait négliger, a

---

(1) C'est lui-même qui nous l'apprend dans son épître à M. Huet, en lui envoyant un Quintilien de Toscanella.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter : à la fin, grace aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux, etc.

(2) Boileau dit que, pour trouver l'air naïf en français, on a encore quelquefois recours au style de Marot et de Saint-Gelais ; « et c'est, ajoute-t-il, ce qui a si » bien réussi au célèbre M. de La Fontaine ». Réflexion VII sur Longin.

préservé jusqu'à présent ses ouvrages de l'oubli auquel les changemens arrivés depuis dans la langue française et dans les principes du goût, par les progrès des lumières, semblaient devoir le condamner. La Fontaine s'est plu souvent à l'imiter, et l'on voit par ses fables combien il doit à cet auteur dont il ne dédaigne pas même de s'avouer le disciple (1).

Mais de tous ceux qui ont ranimé en France l'amour des lettres, et entretenu par leurs travaux cette espèce de feu sacré, à la conservation duquel la gloire et la prospérité des empires sont nécessairement liées, Rabelais était celui qu'il préférait. Cet écrivain ingénieux, que Boileau appelait *la raison habillée en masque*, faisait ses délices : on dit même qu'*il l'admirait follement.* Quoi qu'il en soit, il est aisé

---

(1) Voyez parmi ses œuvres posthumes, une lettre écrite à Saint-Évremont, où il lui dit :

J'ai profité dans Voiture :
Et Marot, par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître ;
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

« J'oubliais maître François dont je me dis encore le » disciple, aussi bien que celui de maître Vincent, et » celui de maître Clément ».

de voir qu'un homme du caractère de La Fontaine devait se plaire beaucoup à la lecture d'un ouvrage où l'on trouve des connaissances très-variées, une érudition vaste, un style original, des principes de politique et de morale très-sensés, quelquefois même très-sévères, une critique fine, vive et enjouée des ridicules et des vices du temps, une infinité de contes, d'anecdotes et de plaisanteries de très-bon goût et du meilleur ton, qu'on aime toujours à se rappeler, et qu'on n'entend jamais citer sans plaisir.

Ces auteurs, auxquels il faut joindre encore Bocace, l'Arioste, et *l'Astrée* de M. d'Urfé, l'occupaient alors tout entier : mais un de ses parens (1), assez instruit, lui donna le sage conseil de ne pas se borner aux écrivains de sa nation, et de lire, de méditer sans cesse Lucrèce, Virgile, Horace et Térence, qui, au jugement de Montaigne, *tiennent de bien loing le premier rang en la poésie*, et dont le nom sert encore d'éloge à ceux qui se distinguent dans quelques-uns des genres où ils ont excellé. La Fontaine profita de cette utile leçon, et

(1) Il se nommait Pintrel : on a de lui une traduction des épîtres de Sénèque, imprimée après sa mort par les soins de La Fontaine. Voy. l'hist. de l'acad. franç.

bientôt il sut par cœur les plus beaux endroits de leurs ouvrages.

Ce qu'on apprend de latin dans les écoles publiques, se réduit à-peu-près à l'intelligence méchanique et matérielle d'un nombre plus ou moins considérable de mots, à la connaissance de certains tours ou de certaines chutes de phrases particulières à tel ou tel auteur : mais le sentiment vif et exquis du rhythme et de l'énergie de cette langue; de l'effet du son et de l'arrangement des mots; de leur propriété; de leurs nuances souvent si fines, si fugitives, qu'il ne faut pas moins de goût que d'attention pour voir que ce sont les expressions d'autant d'idées différentes; de cette harmonie imitative si variée dans le grec; et qui, de même que les accens, la prosodie et l'espèce de résonnance de la plupart des mots de ces langues, leur donne tant d'avantages sur celles des modernes; de cet art qu'ont eu les anciens de dire simplement des choses grandes, d'être sublimes sans enflure, naturels sans être bas, toujours vrais sans être minutieux, et d'exciter dans l'ame les idées et les sensations les plus extrêmes et les plus contrastantes : tous ces résultats si importans de l'étude des langues grecque et latine, sont perdus pour les disciples, et souvent même pour les maîtres. L'é-

ducation de La Fontaine avait été fort négligée (1) à cet égard : mais cette délicatesse et cette sensibilité d'organe dont la nature l'avait doué, réparèrent une partie des vices de son institution; et le travail fit le reste.

C'est alors que son enthousiasme pour Malherbe s'affaiblit; il trouva, pour me servir de ses termes, *qu'il péchait par être trop beau, ou plutôt trop embelli.*

Il voulut ensuite lire Homère, dont Horace et Quintilien lui avaient donné par des côtés et sous des rapports très-divers une si haute idée (2), et il reconnut dans ses poëmes la

---

(1) Il étudia sous des maîtres de campagne, qui ne lui enseignèrent que du latin. Voy. l'histoire de l'acad. franç.

(2) Horace pour la morale, Quintilien pour le style. Le passage de ce dernier est très-remarquable. « Dans » les grandes choses, dit-il, rien de plus sublime que » l'expression d'Homère; dans les petites, rien de plus » propre : étendu, serré, grave et doux, également » admirable par son abondance et par sa briéveté ».

Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate superaverit : idem lætus ac pressus, jucundus et gravis, tum copiâ tum brevitate mirabilis. (*Instit. orat. lib. X, c. 1, p. 891, edit. Burman.*)

A l'égard d'Horace, voyez l'épître seconde du premier livre qui commence par ces mots,

Trojani belli scriptorem, etc.

source et le modèle de la plupart des beautés qu'il avait admirées dans l'Énéide.

Enfin Plutarque, et Platon qu'il appelle quelque part (1) *le plus grand des amuseurs;* contribuèrent encore à former son jugement, à régler ses opinions (2). Cette raison saine et pure qui brille dans la plupart de ses fables, cet amour de l'ordre ou du *beau* en général, qui, selon l'expression d'un ancien, n'est que *l'éclat du bon* (3), il les puisa, ou plutôt il les perfectionna dans leurs mâles écrits. C'est le précepte d'Horace mis en action; on sait qu'il recommande expressément aux poëtes la lecture des philosophes (4), comme d'excellens guides en morale, et les seuls dont les leçons, jointes à celles de l'expérience que rien ne peut sup-

(1) Voyez son épître à M. du Harlay, procureur-général du parlement.

(2) « Ce qu'on ne s'imaginerait pas, dit l'historien de » l'académie, il faisait ses délices de Platon et de Plu» tarque. J'ai tenu les exemplaires qu'il en avait; ils » sont notés de sa main à chaque page; et j'ai pris garde » que la plupart de ses notes étaient des maximes de mo» rale ou de politique, qu'il a semées dans ses fables ».

(3) *Decor, splendor boni.* On écrira long-temps sur le beau, avant d'en donner une définition plus exacte, plus précise, et peut-être même plus profonde.

(4) Art. poet. vers. 309, 310, et seq.

pléer, puissent les avancer vers la connaissance de l'homme et de ses rapports, et élever leur esprit à des vérités générales non moins utiles, et sans lesquelles leurs vers vides d'idées ne sont que des bagatelles harmonieuses (1).

Tels furent les maîtres de La Fontaine dans l'art d'écrire et de penser. J'ai cru devoir insister particulièrement sur cette époque importante de sa vie, parce qu'elle influa beaucoup dans la suite sur le mérite et le caractère de ses ouvrages.

Quoique les pièces fugitives par lesquelles il se fit connaître, offrent des détails agréables et des vers heureux, elles ne peuvent servir qu'à mesurer la distance qui les sépare de ses fables, auxquelles il doit presque toute sa réputation, ou du moins la partie la plus brillante et la mieux assurée de cette réputation (2). C'est là

---

(1) Versus inopes rerum, nugæque canoræ.
HORAT. Art. poet. vers. 322.

(2) Ce jugement semble être confirmé par celui de La Fontaine, qui regardait ses fables comme le meilleur de ses ouvrages; il disait pourtant qu'il y avait quelquefois plus d'esprit dans ses contes.

Ce fait curieux et peu connu est attesté par Maucroix, son ami le plus ancien, le plus chéri, et celui qui paraît avoir eu toute sa confiance. Voyez sa lettre au père ***, jésuite, datée du 30 mars 1704.

que, donnant un libre essor à son génie, on le vit tout-à-coup, s'éveillant comme d'un profond sommeil, ouvrir aux yeux de son siècle une source féconde de plaisirs et d'instruction, se frayer de nouvelles routes dans une carrière où les anciens l'avaient devancé, annoncer un talent plus rare encore, celui d'être naturel et original (1) même en imitant, et porter son art à un degré de perfection que personne encore n'a pu atteindre.

La Fontaine se plaçait fort au-dessous d'Ésope et de Phèdre : mais cet aveu public de leur supériorité était-il bien sincère ? c'est ce qu'il est difficile de se persuader. Il me semble qu'il y a dans l'homme de génie, quelle que soit la chose à laquelle la nature le destine exclu-

---

(1) Voici à ce sujet ce que La Fontaine dit de lui-même dans une épître au savant Huet :

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent, en vrais moutons, le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte, et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les loix
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

sivement, une *conscience*, un sentiment plus ou moins développé de sa propre force, qui correspond en lui à toute l'activité de l'instinct par lequel l'animal est averti de la sienne (1). La modestie, qui n'est que l'emploi continuel et réfléchi des moyens les plus propres à cacher aux autres sa supériorité, l'usage du monde, le besoin qu'on a de l'estime et de l'amitié de ses semblables apprennent à ne point blesser leur vanité, à passer, pour ainsi dire, auprès de leur amour-propre sans le choquer : mais ils n'apprennent point à s'ignorer soi-même ; ils n'empêchent point de sentir tout ce qu'on vaut, et même d'en faire souvenir quelquefois ceux qui seraient tentés de l'oublier. La Fontaine est peut-être une exception à ces règles générales, qui ne sont au fond que des résultats de la nature humaine bien observée. Accoutumé dès l'enfance à regarder les anciens comme ses maîtres, à croire que le terme où ils s'étaient arrêtés dans tous les genres, était le dernier, et qu'il n'y avait rien au-delà (2), il a pu, par

(1) Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti :
Cornua nata priûs vitulo quàm frontibus extent.
Illis iratus petit, atque infensus inurget.
Lucret. de rer. nat. lib. V, vers. 1032 et seq.

(2) Nous ne saurions, dit-il, aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la

une suite nécessaire de cette prévention habituelle, mal juger de la distance à laquelle il voyait ces objets si imposans ; et c'est ce qui a fait dire à Fontenelle ce mot plaisant, et qui exprime si finement l'extrême simplicité de La Fontaine, *que cet auteur ne le cédait ainsi à Phèdre que par bêtise.* En effet, il suffit, pour s'en convaincre, de comparer un moment entre eux ces deux poëtes.

Phèdre n'a ni la vérité, ni l'enjouement, ni la naïveté de La Fontaine : trois qualités également essentielles, dont la dernière sur-tout convient particulièrement à la fable. Il est moins rapide et moins vif que lui dans ses récits. Son style pur et concis, mais uniforme, froid et sans couleur, a je ne sais quoi de grave et de sévère qui convient mieux au poëme didactique qu'à l'apologue, où il faut de la facilité, et même une sorte de négligence et de familiarité qui a sa limite invariable comme tout ce qui est bien dans quelque genre que ce soit. Il ne connaît ni l'art d'intéresser ses lecteurs par des images qui leur rappellent des sensations douces (1), ou par la peinture de certains phéno-

---

gloire de les bien suivre. (Note de La Fontaine sur la fable 15 du premier livre.)

(1) Voyez l'épilogue de la fable des deux pigeons, et les vingt derniers vers de la fable 4 du livre XI sur l'a-

mènes de la nature, aussi difficiles à observer qu'à décrire, ni celui d'indiquer, d'un mot (1),

---

mour de la retraite. On ne lit point ces deux morceaux sans émotion, sans éprouver sur-tout cette impression délicieuse que La Fontaine a si bien connue, et qu'il exprime si heureusement dans ces vers :

Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

(1) Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.
Liv. VII, fab. 13.

Dans la fable des deux aventuriers et du talisman, après avoir raconté comment l'un de ces aventuriers obtint la couronne pour prix de son courage, il ajoute :

Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint-père.
Liv. X, fab. 14.

Une autre fois, à l'occasion de deux chèvres qui, voulant traverser un ruisseau sur une planche fort étroite, se disputaient les vains honneurs du pas, posant l'une après l'autre un pied sur la planche, il dit :

Je m'imagine voir avec Louis-le-Grand
Philippe IV qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder, etc.
Liv. XII, fab. 4.

des rapports secrets entre les objets les plus éloignés, et de faire sortir de ces rapprochemens ingénieux une moralité fine et d'autant plus piquante qu'elle est plus détournée et plus imprévue. Ses fables sont l'ouvrage d'un écrivain correct et châtié, dont l'âme honnête et droite, mais toujours égale et tranquille, ne se passionne ni contre le vice ni pour la vertu : on les lit avec plaisir la première fois ; mais on ne se sent pas tourmenté du desir de les relire une seconde, une troisième, une centième, comme celles de La Fontaine. Celui-ci a plus d'imagination, plus de verve et plus de connaissances que Phèdre ; il a vu et comparé plus d'objets, rassemblé plus de faits : observateur scrupuleux de ces convenances dont la réunion forme ce qu'on appelle *la vérité* en poésie comme en peinture, ses personnages, quels qu'ils soient, disent presque toujours ce qu'ils doivent dire dans leur position (1). Il a su donner à son dialogue cette précision, ce naturel (2), une des

Voyez encore d'autres allusions aussi ingénieuses, liv. I, fab. 8 ; liv. X, fab. 3 ; liv. XII, fab. 9, 23, etc.

(1) . . . . . Ille profectò
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Hor. de arte poet. v. 315.

(2) On peut citer pour modèles en ce genre plusieurs de ses fables, telles que le Savetier et le Financier, les Femmes et le Secret, le Singe et le Dauphin, etc.

plus rares qualités du style, même dans les meilleurs écrivains, et peut-être la seule qu'on n'acquiert point par l'étude. Il faut lire ses vers pour connaître toutes les ressources de notre langue, et la variété des formes dont elle est susceptible, lorsqu'elle est maniée par un homme de génie. On trouve dans plusieurs de ses fables, l'élégance et la sensibilité de Tibulle (1); dans d'autres, le nombre et l'harmonie de Virgile (2);

---

(1) Vénus n'est pas plus belle dans Homère que dans ces vers du poëme d'Adonis :

Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace plus belle encor que la beauté.

(2) Voyez la fable du Chêne et du Roseau; celle de l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits, où il combat en si beaux vers les folies de l'astrologie judiciaire; la Mort et le Bûcheron, dont le début offre les images les plus vraies, embellies par les graces de la plus belle poésie.

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

Boileau a mis en vers le même sujet : mais quelle différence ! combien La Fontaine lui est supérieur, même en qualité de poëte! La fable de Boileau est froide, dénuée d'intérêt, je dirais presque de goût : on n'y trouve pas un seul mot qui s'adresse à l'âme; *lava* ici,

ici, la délicatesse d'Horace, son esprit, son goût (1); là, cette finesse de réflexion qui rend les ouvrages de cet ancien poëte si utiles, si agréables : en un mot, La Fontaine a toutes les sortes de style, et dans chacun les beautés qui lui sont propres, sans excepter même les mouvemens les plus pathétiques et les plus impétueux de l'éloquence (2).

Observons encore qu'à l'exemple de Lucrèce, il est le premier de sa nation qui ait écrit en vers sur des matières philosophiques, ce qui suppose nécessairement de la clarté dans l'esprit, et des

---

in parte mamillæ nil salit : celle de La Fontaine est tout à la fois d'un homme sensible, d'un grand poëte, et d'un penseur profond.

(1) La fable du Renard qui a la queue coupée, est d'autant plus ingénieuse, qu'on peut en appliquer la moralité à toutes les circonstances de la vie, où des hommes injustes et jaloux sont toujours prêts à déprizer ou à jeter du ridicule sur les talens et les qualités qui leur manquent, et qu'ils voient avec chagrin dans les autres. « Votre avis est fort bon », pourrait-on leur dire :

Mais tournez-vous, de grace, et l'on vous répondra.

(2) Voyez le Paysan du Danube. Si vous voulez des modèles d'éloquence dans un autre genre, lisez la fable de l'Homme et la Couleuvre, celle du Vieillard et des trois Jeunes hommes, la Mort et le Mourant, etc. etc. etc.

connaissances sur des objets trop souvent étrangers aux poëtes. La fable d'*un animal dans la lune*, où il détruit un des principaux argumens des Pyrrhoniens contre la certitude des sens; le *Discours à madame de la Sablière*, où, après avoir exposé fidèlement l'opinion de Descartes sur les opérations des bêtes, il la réfute par des raisonnemens très-solides, et même par des faits que les plus grands partisans de l'automatisme n'ont jamais pu expliquer; enfin son poëme du *Quinquina*, où il décrit avec beaucoup d'exactitude et de netteté plusieurs phénomènes assez obscurs de l'économie animale, la fièvre sur-tout, suffisent pour prouver que l'étude de la philosophie ancienne et moderne ne lui avait pas été inutile. Ses fréquens entretiens avec le savant Bernier l'avaient fortement convaincu que les faits ne sont pas moins la véritable richesse du poëte que du philosophe, et que si le poëte peut apprendre quelquefois au philosophe à sacrifier aux grâces, c'est au philosophe à rectifier, à multiplier, à étendre les idées du poëte, et à lui apprendre réciproquement à s'assujétir à la raison.

Du côté de la morale,

Sans cela toute fable est un œuvre imparfait (1),

(1) Liv. XII, fab. 2.

La Fontaine me paraît encore très-supérieur à Ésope, à Phèdre, à Pilpay, et même à la Motte ; c'est sur-tout sous ce point de vue que ses fables sont, ainsi qu'on l'a dit des essais de Montaigne, *un des derniers bons livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier qu'on doit quitter.* Ils ont tous deux cet avantage que l'auteur des *essais* trouvait pour lui-même dans les écrits de Plutarque et de Sénèque, c'est que la morale *y est traictée à pièces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail ;* et c'est peut-être ainsi qu'elle doit être enseignée, parce que s'il est si incertain qu'on nous instruise et qu'on nous corrige, il est bien essentiel de nous amuser. La Motte, raisonneur exact et conséquent, mais subtil, froid et méthodique, mène durement l'homme à la vérité : La Fontaine, avec plus d'art, couvre de fleurs la route qui y conduit (1). Jamais écrivain n'a su rendre la vertu plus aimable, et le vice (2) plus ridicule. Il ne démontre

(1) Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
Liv. VI, fab. 1.

(2) Tel est le principal but qu'il s'est proposé dans ses fables, comme il le dit lui-même :

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.

pas, il fait sentir que l'humanité, la bonne foi, la bienfaisance, la justice, sont le plus ferme appui des états et du bonheur de ceux qui en règlent le destin; que la plus douce récompense de la vertu se trouve toujours au fond du cœur de celui qui la pratique; qu'une mauvaise action n'est jamais impunie, parce que la première que l'on commet dispose à une seconde, celle-ci à une troisième, et que c'est ainsi qu'on s'avance peu à peu vers le plus grand de tous les maux, le mépris de ses semblables; enfin que la vie du méchant, quelque heureuse qu'on puisse la supposer, n'est dans toute sa durée qu'une longue erreur de calcul, et la lutte continuelle d'un seul homme contre tous.

Il faut pourtant avouer (car, selon la remarque judicieuse de Voltaire, qui ne sait pas réprouver

---

Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
. . . . . .
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre, etc.

Liv. V, fab. 1.

le mauvais, n'est pas digne de sentir le bon), que le style de La Fontaine manque trop souvent de noblesse et de correction; que ces tournures vicieuses, ces fautes contre la langue qui le déparent, sont difficiles à excuser dans un homme qui avait sous les yeux des modèles tels que Racine et Boileau, et qui devait avoir pris dans leurs écrits le précepte et l'exemple d'une diction toujours élégante, harmonieuse et pure. A l'égard de ses fables, plusieurs m'ont paru un peu longues; il y en a même dont la morale est commune; d'autres où elle est vague, indéterminée, contradictoire, et dont on peut tirer des résultats opposés aux siens et souvent mieux fondés (1); d'autres enfin où l'on trouve des maximes fausses, et dont ceux qui gouvernent les hommes, pourraient faire peut-être un usage funeste (2) s'ils oubliaient un moment que la force ne fait pas le droit, et que la distinction du juste et de l'injuste n'est pas arbitraire et purement conventionnelle, mais qu'elle est fondée sur la nature même de l'homme, sur ses besoins physiques et ses relations sociales. Tous ces défauts frappent d'autant plus qu'on est soi-même plus instruit, plus accoutumé à réfléchir; et je n'ai pas dû les dissimuler. J'ose même dire qu'il est utile de les re-

(1) Par exemple, dans la fable 16 du liv. X, etc.

(2) Voyez liv. X, fab. 11, à la fin.

marquer : l'intérêt de la vérité l'exige du philosophe ; et le bon goût, dont les règles sont si sévères, si inflexibles, en fait un devoir au littérateur. Mais il faut observer aussi que La Fontaine aurait évité une grande partie de ces fautes, s'il n'eut pas eu pour les anciens une sorte de respect superstitieux dont il est bien difficile de se défendre, lorsqu'on en fait, comme lui, son unique étude, et sur-tout si, plus jaloux de sa réputation, moins inquiet et moins inconstant, il n'eût pas été, pour me servir de ses termes, *volage en vers comme en amours* (1).

A l'égard du peu de succès de ses fables dans

(1) Personne ne connaissait mieux que lui les imperfections de ses ouvrages ; il en indique même la véritable cause dans sa belle épître à madame de la Sablière, qui commence par ces vers si harmonieux et si bien pensés.

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consommer les restes à me plaindre ?
Et prodigue d'un temps par la parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu, etc.

Après une espèce d'examen de sa vie passée, et des erreurs de sa jeunesse, où l'on voit

L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et par-tout hôtesse passagère,

Il ajoute :

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.

un siècle d'ailleurs aussi éclairé que celui de Louis XIV, on en est d'abord étonné; car on ne peut nier qu'elles n'aient trouvé plus d'admirateurs parmi nous que parmi ses contemporains, qu'elles n'y soient plus lues, plus goûtées, mieux appréciées, plus senties. Mais il me semble que ce fait s'explique très-naturellement, et qu'on en peut rendre ces deux raisons. La première, c'est qu'un bon livre dans un genre où personne encore ne s'est exercé, une grande découverte dans les sciences ou dans les arts, en un mot un homme de génie, poëte ou philosophe, géomètre ou méchanicien, est une espèce de phénomène auquel il importe beaucoup de se produire dans certain temps et dans certaines circonstances : s'il se montre avant que les esprits soient préparés, il ne fait aucune sensation, et est à peine apperçu; c'est un rayon de lumière qui perce l'intérieur d'une caverne, l'éclaire un moment et s'éteint. La seconde, c'est qu'à l'époque où La Fontaine publia ses fables, on connaissait, il est vrai, celles d'Ésope et de Phèdre : mais personne alors n'avait réfléchi sur le caractère, la forme et le but de l'apologue, sur

Je suis chose légère, et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours :
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

le style propre à cette espèce de poëme, sur la marche qu'il faut donner au dialogue, sur les ornemens qui lui conviennent, sur les moyens de perfectionner ce nouveau genre; on n'avait même aucune idée de la variété des talens qu'il exige, et qu'il est si rare de voir rassemblés dans un seul homme. Or, pour juger sainement d'un ouvrage de littérature, il faut avoir des objets de comparaison, c'est-à-dire des modèles de beauté qui aient, ou une existence idéale et abstraite dans l'entendement (1), ou réelle dans la nature et

(1) Voyez dans le supplément de l'encyclopédie, première édition, un excellent article de M. le marquis de Ch. sur le beau idéal. Cette question, l'une des plus abstraites et des plus difficiles à résoudre que puisse offrir la théorie des arts qui ont l'imitation pour objet, n'avait pas été jusqu'alors aussi bien éclaircie. L'auteur, qui joint à des connaissances très-étendues dans les sciences et dans les arts, le talent de généraliser ses idées et de penser en grand, a employé dans la discussion de cette matière une analyse très-fine et très-profonde. J'invite ceux qui se plaisent à ces méditations utiles, et qui ont sur-tout l'instruction qu'elles supposent, à lire cet article avec attention; car il en faut pour suivre les raisonnemens serrés et précis de l'auteur, qui dit beaucoup en peu de mots. Il est du petit nombre de ceux auxquels on peut appliquer ce que Montaigne dit de quelques anciens : « C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la briéveté : sans doute leur réputation en vaut mieux, mais nous en valons moins ».

dans l'art : il faut, d'après des réflexions fondées sur l'expérience et l'observation, avoir établi les principes, les règles, la théorie, en un mot la poétique du genre, et qu'avant de devenir la mesure exacte, générale et connue de tout ce qu'on écrira dans la suite sur la même matière, ces principes et ces règles aient été examinés, discutés, attaqués, contredits par des philosophes, et exposés long-temps aux objections ; car, selon la remarque d'un savant moderne, ce sont elles qui fortifient les bons systèmes, elles font sentir la nécessité de les admettre. Sans toutes ces précautions, sans la réunion de tous ces moyens, on court risque de s'éloigner de la vérité, dont le centre, sur-tout dans des questions de goût, est quelquefois si mobile : c'est ce qui est arrivé aux écrivains du siècle de Louis XIV, qui, à l'exception de Molière, de Racine, de la Rochefoucauld, de Fontenelle, de Bayle, et de quelques autres esprits de cet ordre, n'ont pas rendu justice à La Fontaine, et ne paraissent pas, en général, avoir tourné leurs vues et leurs études vers des spéculations assez utiles, assez philosophiques pour appercevoir le but souvent très-éloigné qu'il s'est proposé dans ses fables, et pour en étendre eux-mêmes la moralité, en l'appliquant à des objets plus voisins d'eux, et qui les touchassent de plus près.

Suivant le compilateur du *Bolaeana*, Despréaux disait que *la belle nature et tous ses agrémens ne se sont fait sentir que depuis que Molière et La Fontaine ont écrit.* Pourquoi donc le nom de ce dernier ne se trouve-t-il dans aucun des ouvrages de ce fameux satyrique? Pourquoi, sur-tout, son Art poétique, qui devait renfermer des préceptes sur tous les genres de poésie, n'en contient-il aucun sur l'apologue, que les anciens ont fait descendre du ciel pour l'instruction des hommes? Boileau donne en peu de mots la poétique de l'idylle, de l'églogue, de l'élégie, de l'ode, du sonnet, de l'épigramme, du madrigal, du vaudeville même; la fable seule est exceptée : et dans quelle circonstance? lorsqu'il a trouvé l'occasion la plus naturelle et la plus favorable de louer publiquement son ami et de déposer son éloge dans un poëme qui durera autant que la langue française. Ce silence affecté étonne avec raison tous les lecteurs. Je sais que l'endroit du *Bolaeana* cité ci-dessus n'est pas le seul où Despréaux ait parlé avec estime de La Fontaine : mais outre que dans ce même recueil il y a un passage dont le but est de prouver qu'il était fort au-dessous de sa réputation, ce n'est pas dans des conversations particulières, publiées d'ailleurs après la mort de La Fontaine, et dont

Boileau ne pouvait pas prévoir qu'on imprimerait un jour un seul mot, qu'il devait faire l'éloge de l'inimitable auteur des fables; c'est dans des ouvrages publics destinés, par leur objet, leur mérite et leur utilité, à devenir classiques, à servir de guide aux jeunes gens qui voudront courir la carrière épineuse des lettres; c'est, dis-je, dans des ouvrages de cette nature qu'il faut payer à ceux qui s'immortaliseraient, le tribut de louanges qui leur est dû (1).

(1) L'art poétique de Boileau parut pour la première fois en 1674, avec les quatre premiers chants de son lutrin, et ses quatre premières épîtres; et la première édition des fables de La Fontaine, au moins celle des six premiers livres, est de l'année 1668. La date de l'impression de ces deux ouvrages, une fois fixée avec cette précision, met dans tout son jour l'injustice, je dirais presque la jalousie de Boileau; et ne laisse à ceux qui seraient tentés de l'excuser, aucun moyen plausible de justification.

Cette note était imprimée, lorsqu'un de mes amis, à qui j'en parlai par hasard, m'avertit qu'il avait paru dans le journal de Paris deux lettres : l'une où l'on reproche aussi à Boileau son silence sur La Fontaine; l'autre où l'on justifie ce silence par cette raison, que Boileau n'avait pas pu parler en 1674 d'un ouvrage imprimé en 1678.

On voit que les auteurs de ces lettres ignoraient tous deux que La Fontaine publia en 1668, en un vol. in-4°, les six premiers livres de ses fables, et que l'édition

Il est bien démontré aujourd'hui que La Fontaine n'a rien inventé, c'est-à-dire, pour éviter toute équivoque et déterminer le sens précis que j'attache à ce mot, qu'aucun des sujets de ses fables ne lui appartient. Après avoir douté longtemps de ce fait, j'en ai trouvé des preuves incontestables; et je sais que plusieurs personnes

---

de 1678 est une réimpression de ses six premiers livres auxquels La Fontaine en joignit cinq autres qui parurent en effet pour la première fois en 1678.

Avec un peu plus d'attention de part et d'autre, le premier aurait vu que son objection était fondée, et il en aurait donné la preuve qui était sous ses yeux; et le second se serait épargné une réponse qui est une vraie pétition de principe, comme parlent les logiciens, puisqu'il y suppose précisément ce qui est en question. Rien n'était plus facile que d'éviter cette faute; il suffisait de jeter les yeux sur la première ligne de l'avertissement imprimé pour la première fois en 1678, où La Fontaine dit expressément: « Voici un second re-» cueil de fables que je présente au public, etc. » Il en avait donc déja PRÉSENTÉ un premier. Cette seule ligne aurait mis l'apologiste de Boileau sur la voie de la vérité, et lui aurait indiqué sur-tout le moyen de s'en assurer. Des faits de cette nature sont si aisés à constater, qu'une exactitude scrupuleuse sur ce point ne mérite aucun éloge, et qu'une erreur sur le même objet est inexcusable.

Comme il paraît que l'édition de 1668, imprimée chez Claude Barbin en un vol. in-4°, est peu connue, j'en

très-instruites ont fait sur cet objet des recherches curieuses qui les ont conduites au même résultat. Mais, quoiqu'il soit en général assez difficile de trouver des sujets de fables très-piquans, tels, par exemple, que celui des Furies et des Graces de Gellert, des trois voyageurs de Sady (1), etc., j'ose dire, sans vouloir diminuer ici le mé-

---

donnerai ici la notice. Cette édition, exactement revue par La Fontaine, qui la présenta lui-même au roi et à monseigneur le dauphin, est ornée d'estampes dessinées et gravées avec esprit par Chauveau ; elle est divisée en six livres, et contient 124 fables : elle finit par l'épilogue,

Bornons ici cette carrière ;
Les longs ouvrages me font peur.

A la dernière page de ce volume, on lit : Achevé d'imprimer pour la première fois le 31 mars 1668. La date du privilége est du 6 juin 1667.

(1) Voici cette belle fable traduite par M. Diderot, et dans laquelle il a su conserver toute la simplicité de l'original :

Au temps d'Isa trois hommes voyageaient ensemble, chemin faisant, ils trouvèrent un trésor ; ils étaient bien contens. Ils continuèrent de marcher : mais ils sentirent la fatigue et la faim ; et l'un d'eux dit aux autres : il faudrait avoir à manger ; qui est-ce qui ira en chercher ? Moi, répondit l'un d'entre eux. Il part ; il achète des mets. Après les avoir achetés, il pensa que s'il les empoisonnait, ses compagnons de voyage en mourraient, et que le trésor lui resterait ; et il les empoisonna. Cependant les deux autres avaient résolu, dans son absence, de le tuer, et de partager le trésor entre eux : il arriva ; ils le tuèrent. Ils mangèrent des mets qu'il avait apportés ; ils moururent tous les trois, et le trésor n'appartint à personne.

rite des premiers inventeurs dont la gloire est assurée par l'admiration constante de tant de siècles, qu'il faut peut-être autant d'imagination et même de génie pour imiter comme La Fontaine, que pour inventer comme les anciens fabulistes. Lisez dans Pilpay la fable des deux pigeons, celle des deux amis : ces deux fables, si douces, si touchantes et d'une simplicité antique dans La Fontaine, ne feront sur vous aucune impression ; l'une vous rebutera par sa longueur, sa monotonie, sa sécheresse, et vous regretterez qu'on n'ait pas su tirer un meilleur parti de l'idée heureuse qui fait le sujet de la seconde. Donnez ensuite les mêmes fables à un poëte médiocre à qui la nature ait refusé du goût, de la sensibilité, en un mot le talent de La Fontaine, et vous n'éprouverez, en les lisant, que de la fatigue et de l'ennui. Ceux qui méprisent la grace du style ne connaissent pas assez les hommes, et ne sont pas assez jaloux de leur être utiles ; ils entendent aussi mal l'intérêt de leur

---

Il a paru dèpuis, dans un des volumes du journal étranger, une autre traduction de cette fable, faite par un anonyme. C'est le même fond d'idées et de raison dans l'une et dans l'autre : mais celle-ci est contée différemment. J'ai cru devoir préférer celle de ces deux traductions qui peint le mieux le caractère et le génie du peuple chez lequel cette fable a été inventée.

réputation, que celui de la vérité : ils pensent; mais n'ayant pas le talent peut-être plus rare encore d'écrire avec cette élégance toujours soutenue, ce nombre et cette harmonie dont le charme est irrésistible, ils rendent mal leurs pensées, et sont bientôt oubliés. Fontenelle, en s'emparant du travail de Van-Dale, lui en a ravi pour jamais la gloire : un jour viendra que le nom de ce savant médecin, déja presque ignoré parmi nous, sera aussi inconnu que ses ouvrages; tandis que la voix de l'écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrein riche à la vérité, mais hérissé de ronces et d'épines qu'il a défrichées, sera entendue dans l'avenir.

Une fable, de même que la plupart des autres poëmes, est une action qui a sa marche, ses développemens, ses progrès, ses incidens, sa durée, son dénouement, et dans laquelle on doit voir un espace parcouru, un but, et des moyens pour y arriver. C'est le mérite de celles de La Fontaine. Mais ce n'est pas le seul avantage qu'il ait sur ses modèles; il les surpasse encore dans l'art de pallier l'invraisemblance de ses contes, et de donner à ses mensonges ingénieux tout l'intérêt dont la vérité est susceptible (1) : art dif-

(1) On peut lui appliquer ce qu'il dit lui-même de l'Apologue :

Il rend l'ame attentive ;
Ou plutôt il la tient captive ,

ficile, et auquel on peut réduire toute la poétique de la fable prise dans le sens le plus étendu. J'ajoute que, sous un titre frivole, et sans négliger aucune des grâces et des beautés de détail que ce genre exige et qui lui sont propres, cet ouvrage est peut-être un de ceux où l'intervalle immense qui sépare l'homme d'esprit de l'homme de génie est le plus souvent et le plus fortement marqué (1). Il y a peu de ses bonnes fables (et elles sont en grand nombre) où l'on ne trouve quelques-uns de ces mots de sentiment, quelques-unes de ces idées générales qui semblent jetées au hasard, et dont la délicatesse ou la profondeur portent l'esprit à la méditation,

---

Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.

Voyez le prologue du septième livre; et Horace, art poétiq. vers 151, 152.

(1) Tacite me paraît être de tous les anciens celui qui offre le plus d'exemples de ce genre de beauté si rare dans tous les ouvrages; c'est même la caractéristique particulière de ses écrits, monumens éternels du génie de leur auteur : c'est par-là qu'ils étonnent toujours, et que tout homme qui pense avec quelque profondeur, en admirant ce qui nous reste de cet historien philosophe, ne balancerait pas à racheter ce que le temps et l'ignorance ont détruit de ses ouvrages, par la perte des deux tiers de ceux qu'ils ont conservés, et ferait peut-être encore de plus grands sacrifices.

ou

ou dispose l'âme à une mélancolie qui n'est point sans un grand plaisir. Ce sont ces mots mêmes et ces idées qu'un homme d'esprit n'aurait jamais trouvés ; c'est précisément ce pas si difficile, par cela même qu'il est le dernier, que l'homme de génie pouvait seul franchir, et par lequel il se montre tout-à-coup fort au-delà du terme où le premier se serait arrêté. Ce sont toutes ces qualités réunies qui rendent La Fontaine inimitable ; c'est par elles qu'il captive, qu'il entraîne ses lecteurs : et l'on n'est jamais tenté de demander s'il a puisé dans son propre fonds ou dans une autre source les sujets qu'il a traités. Qu'importe, par exemple, que Pilpay lui ait fourni l'idée de la fable de *l'Homme et la Couleuvre*, si l'un s'en sert pour prouver qu'il ne faut pas se fier aux paroles de ses ennemis, et si l'autre, après en avoir fait une fable sublime, pleine de verve, d'éloquence et de raison, en tire encore une moralité plus générale, plus applicable dans les diverses circonstances de la vie, et m'y fait voir le sort que les grands réservent à ceux qui osent leur dire la vérité, et à quel excès de démence, d'ingratitude et de férocité ils sont portés par leur orgueil, leur mauvaise éducation, et les conseils funestes de ceux qui les entourent ?

J'en dis autant des autres fables dont La Fontaine a emprunté le sujet des Orientaux, des

Grecs ou des Latins. Combien n'y a-t-il pas ajouté de vues nouvelles, de pensées fines, d'images riantes et douces, dont on n'apperçoit pas la moindre trace dans ces auteurs ! quel agrément et quelle variété dans ses préambules ! quelle sobriété dans l'usage qu'il fait de la mythologie, de l'histoire, et de la philosophie ! comme le ton de sa lyre se diversifie au gré des objets qu'il veut peindre ! quel goût dans le choix des détails les plus propres à intéresser ses lecteurs ! avec quel art il sait faire dominer dans toute sa fable le sentiment dont il est pénétré, et qu'il veut transmettre à leur âme ! On lit encore, et on lira même toujours, Ésope et Phèdre, parce que leur langue s'étudie et ne se parle plus : s'ils avaient écrit en français, il y a long-temps que La Fontaine les aurait fait oublier.

Je n'examinerai point si, comme on l'a cru jusqu'à présent sur l'autorité de Platon, il faut amuser les enfans par des fables ; ce serait une grande question qui pourrait donner lieu à des réflexions importantes, mais dont j'abandonne la discussion délicate aux philosophes qui s'occupent des moyens de perfectionner l'éducation publique et particulière : je dirai seulement que si cet ancien usage peut être sans inconvénient pour les enfans, si on a eu raison de les traiter en cela comme des despotes, auxquels ils ressemblent en

effet à beaucoup d'égards, il serait à desirer que, pour rappeler aux souverains leurs devoirs et les droits sacrés de leurs peuples, on n'eût jamais emprunté le voile de l'allégorie. Le moment où l'on institua cette espèce de langue conventionnelle pour faire entendre à l'oreille d'un maître ombrageux et puissant la voix de la vérité, fut une époque fatale pour la liberté de ceux qu'il gouvernait. Si on veut remonter à l'origine de l'apologue, on verra que l'invention n'en peut être attribuée qu'à des esclaves accablés sous le poids de leurs fers, et que le goût des fables, si vif et si général parmi les Orientaux, est l'effet naturel et nécessaire de la tyrannie sous laquelle ils gémissent depuis si long-temps. Tout peuple chez lequel ce goût commence à s'introduire, s'avance à grands pas vers la servitude, et ses progrès annoncent toujours ceux de l'oppression. La fable peut convenir à des peuples enchaînés sous les loix d'un maître farouche ; c'est le murmure involontaire de l'opprimé qui n'ose parler, et qui ne peut se taire ; alors il enveloppe sa plainte, il devient fabuliste ou bouffon : mais la vérité toute nue est faite pour des hommes libres.

La Fontaine avait reçu de la nature toutes les qualités qui peuvent faire pardonner un talent supérieur ; un caractère simple et naïf, un cœur

droit et bienfaisant (1), une âme sensible et passionnée, source d'une multitude d'instans délicieux que les hommes tranquilles et froids ignorent, et qui sont perdus pour eux. Son extérieur était modeste, son air affable, sa contenance embarrassée, et sa physionomie peu spirituelle. On peut lui appliquer ce que Tacite disait d'Agricola (2) : « En le voyant, en le contemplant, la » multitude, qui ne juge du mérite que par des » dehors imposans, cherchait en lui l'homme » célèbre ; peu de gens le devinaient ». Fontenelle, qui l'avait un peu connu, le définissait ainsi : « Un homme qui était toujours demeuré » à peu près tel qu'il était sorti des mains de » la nature, et qui, dans le commerce des autres » hommes, n'avait presque pris aucune teinture » étrangère. De là venait son inimitable et char- » mante naïveté (3) ».

Né sans ambition, il cultivait les lettres au sein de l'amitié ; on était sûr de ne l'avoir jamais pour concurrent dans le chemin de la fortune ; il méprisait toutes ces petites intrigues,

(1) C'était, dit M. de Maucroix, l'âme la plus sincère et la plus candide qui fût jamais.

M. de La Fontaine ne ment point en prose, disait madame de la Sablière.

(2) In vit. Agric. cap. 40, in fine.

(3) Lettre de Fontenelle à M. Lockman en 1744.

toutes ces cabales obscures dont l'effet est toujours d'honorer l'homme médiocre de la récompense qui n'est due qu'au mérite. Ses mœurs étaient pures et ses discours très-réservés. Il était naturellement rêveur et distrait, même avec ses amis ; mais lorsqu'on savait le tirer de cet état d'abstraction, sa conversation s'animait peu à peu, et devenait bientôt instructive : il se plaisait sur-tout à agiter les questions de grammaire les plus compliquées. Ces sortes de discussions, qui exigent une logique très-fine, un jugement sain, et même beaucoup de goût, sont d'autant plus utiles, que l'étude d'une langue, quand elle n'est pas dirigée par l'esprit philosophique, se réduit à une pure science de mots : ce n'est plus alors qu'une affaire de mémoire et de patience ; et l'on pourrait les savoir toutes, sans avoir une idée de plus, et sans être capable de lier et de comparer ensemble deux faits ou deux sensations.

Il y a dans la nature, comme dans presque tous les jeux, des choses de pressentiment qui se sentent et ne se calculent point. C'est peut-être la seule manière d'expliquer ces penchans plus ou moins vifs, ces aversions plus ou moins fortes qu'on éprouve antérieurement à toute expérience, à toute réflexion, pour certains objets ou certains états de la société ; penchans ou aver-

sions qui ne sont point une affaire de choix, de raisonnement, d'observation, mais de tact, de divination, et, pour ainsi dire, d'instinct : tel fut l'éloignement de La Fontaine pour le mariage, espèce d'engagement qui demande, comme beaucoup d'autres, une vocation particulière. Il subit néanmoins ce joug souvent si pénible ; et ce lien, contracté malgré lui, et pour complaire à ses parens (1), troubla plus d'une fois son repos, et aurait même rempli sa vie d'amertume et de peines, si, moins sage et moins soumis à son sort, il n'eût pas pris à cet égard le seul parti raisonnable, celui de s'éloigner paisiblement de

(1) « On lui donna une femme qui ne manquait ni » d'eprit ni de beauté, mais qui pour l'humeur tenait » fort de cette madame HONESTA qu'il dépeint dans sa » nouvelle de BELPHÉGOR : aussi ne trouvait-t-il d'au- » tre secret que celui de BELPHÉGOR pour vivre en » paix ; je veux dire qu'il s'éloignait de sa femme le » plus souvent et pour le plus long-temps qu'il pou- » vait, mais sans aigreur et sans bruit. Quand il se » voyait poussé à bout, il prenait doucement le parti » de s'en venir seul à Paris, et il y passait des années » entières, ne retournant chez lui que pour vendre » quelque portion de son bien ».

Sa femme se nommait Marie Héricart ; elle était fille d'un lieutenant au bailliage royal de la Ferté-Milon. Il en eut un fils dont la postérité subsiste. (Voy. l'hist. de l'acad. franç).

celle dont il ne faisait pas le bonheur, et qui nuisait au sien. Rien n'est plus commun que ces exemples de mariages mal assortis, où les deux époux, d'ailleurs également honnêtes, souvent même vertueux, mais de goûts, d'humeur, d'esprit et de caractère très-différens, se tourmentent réciproquement tout le temps de leur vie, et, malheureux l'un par l'autre, arrivent à la fin de leur carrière en détestant au fond de leur cœur ulcéré l'instant de leur union. C'est cet assemblage si rare de certaines qualités, ce sont ces rapports et ces convenances entre les défauts comme entre les vertus, rapports si difficiles à rencontrer, qui ont fait dire au duc de la Rochefoucault *qu'il y avait de bons mariages, mais qu'il n'y en avait point de délicieux.* Celui de La Fontaine ne fut ni l'un ni l'autre; car, pour me servir ici de sa définition,

J'appelle un bon, voir un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

On peut même recueillir de plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'humeur chagrine de sa femme et sa vertu farouche faisaient, avec les agrémens de sa figure, un contraste frappant, et que *le bon* n'était pas en elle *camarade du beau.* Sa fable du *mal marié* me paraît être son histoire, à quelques circonstances près qu'il a

dû changer ; et le préambule charmant qu'il y a joint, rapproché des autres détails de sa vie que nous connaissons, ne permet guère d'en douter.

La Fontaine fut le seul des hommes illustres de son temps qui n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV. Ce fait, dont il est assez difficile de découvrir la cause, me paraît très-remarquable ; et je m'étonne que Voltaire, qui nous a appris sur le siècle de Louis XIV tant de choses aussi curieuses que peu connues, n'ait pas tenté de l'expliquer : personne n'était plus capable que lui d'y réussir. Un grand amour de la vérité, de la sagacité dans le choix des moyens les plus propres à s'en assurer (1), du courage pour la dire avec cette modération qui donne tant de force à la raison, telles sont les qualités qu'on remarque dans tout ce qu'il a écrit sur l'histoire, et qu'on ne peut lui refuser sans injustice : c'en est assez pour croire que, s'il n'a rien dit des motifs de la conduite particulière de Louis XIV envers La Fontaine, c'est qu'il n'a pu les pénétrer. Peut-être certaines fables de cet auteur, où il s'est montré meilleur philosophe qu'habile

(1) Voyez le témoignage public que Robertson rend à sa véracité, dans son introduction à l'histoire de Charles-Quint, pag. 477 et 478, édit. de Londres, 1774.

courtisan, éclairciraient-elles cette difficulté (1).

Quoi qu'il en soit, La Fontaine trouva d'illustres Mécènes dont les secours généreux le sauvèrent de l'indigence, et réparèrent en quelque sorte l'oubli du souverain, ou plutôt l'effet des

(1) L'histoire en donne la vraie solution, et dissipe même tous les doutes qui pourraient s'élever à cet égard dans l'esprit du lecteur : on en va juger par le détail suivant.

Tout le monde est instruit de la disgrace de Fouquet; mais on ne sait point assez que La Fontaine, sensible à ses malheurs, et sans craindre d'offenser les ennemis puissans de ce ministre, eut le courage de se montrer publiquement un de ses plus zélés défenseurs. Colbert, que la chute éclatante et terrible du rival auquel il succédait, aurait dû fléchir, puisqu'elle satisfaisait en même temps sa haine et son ambition, eut la faiblesse et l'injustice de persécuter tous ceux que la reconnaissance ou l'amitié attachait à Fouquet, et La Fontaine fut une des victimes de son ressentiment. Colbert ne lui pardonna point son élégie sur la disgrace du surintendant, et lui fit expier pendant tout son ministère le crime d'être resté fidele à son bienfaiteur. Avec plus de ressort, plus de dignité dans l'âme, et plus de soin de sa propre gloire, Colbert aurait fait valoir auprès de Louis XIV la conduite également noble et ferme de La Fontaine, et aurait sollicité en sa faveur des récompenses qui, lorsqu'elles sont aussi méritées, honorent plus encore celui qui les accorde, que celui qui les reçoit.

vengeances particulières (1) de son ministre. Sans ces ressources, ce grand homme aurait été forcé d'abandonner ses parens, ses amis, tous les objets les plus chers à son cœur, de chercher sa subsistance de contrée en contrée, et, par une fuite involontaire, de couvrir de honte aux yeux des étrangers son ingrate patrie. Parmi ceux qui s'empressèrent de pourvoir à ses besoins, on lit avec un plaisir mêlé d'attendrissement les noms du duc de Bourgogne, de la Sablière et d'Hervart; ils rappellent des actions qui font honneur à l'humanité (2).

La Fontaine demeura chez madame de la Sa-

---

(1) Voyez la note précédente.

« A la vérité, dit l'historien de l'académie, ses poé-
» sies lui eurent bientôt acquis de généreux protec-
» teurs. Il reçut en divers temps diverses gratifications
» de M. Fouquet, de MM. de Vendôme, et de M. le
» prince de Conti. Mais tout cela venait de loin à loin;
» et il aurait eu besoin de bien d'autres fonds plus
» sûrs et plus abondans, s'il avait long-temps continué
» à être son économe ».

(2) « Je ne dois pas oublier que M. le duc de Bour-
» gogne, le jour même qu'il apprit que La Fontaine
» avait reçu le viatique, lui envoya une bourse de cin-
» quante louis. Il lui faisait souvent de semblables gra-
» tifications; sans quoi, apparemment, La Fontaine
» se fut transplanté en Angleterre, etc ». (Voy. l'hist. de l'acad. franç.)

blière près de vingt ans, pendant lesquels il fut délivré de tout soin domestique; ce qui convenait également à sa paresse et à son incapacité absolue pour les affaires (1). C'est sans doute cette indifférence pour les biens de la fortune, cet amour du repos et de la liberté, cette disposition habituelle à vivre d'une vie incertaine et précaire, sans s'occuper de l'avenir, sans prévoir même les besoins du lendemain, que madame de la Sablière voulait exprimer, lorsqu'un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à la fois, elle disait avec autant de grace que de finesse : *Je n'ai gardé auprès de moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat, et La Fontaine.*

A la mort de cette femme dont il fait

(1) Voici ce qu'il écrivait à Racine en 1686 : « On m'a » dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise » part, d'autant plus qu'on vous avait assuré que je » travaillais sans cesse depuis que je suis à Château-» Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, » je n'avais que des vers en tête. Il n'y a de tout cela » que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent au-» tant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement; » mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la » poésie, c'es la paresse qui l'emporte ».

Ce fragment a toute la grace, le naturel, et cet heureux abandon des lettres de Voltaire.

l'éloge (1) le plus flatteur, il se retira chez M. d'Hervart son ami ; et ce fut à cette occasion qu'il dit ce mot si touchant, si naïf, et qu'on peut appeler un mot de caractère. Quelques jours après avoir perdu madame de la Sablière, il rencontre M. d'Hervart : « Mon cher La Fontaine, lui dit cet » homme estimable, j'ai su le malheur qui vous » est arrivé. Vous étiez logé chez madame de » la Sablière ; elle n'est plus : j'allais vous pro- » poser de venir loger chez moi ». — J'y allais, répondit La Fontaine.

Un autre mot plus connu peut-être, mais qui ne mérite pas moins d'être rapporté, c'est celui de Molière. Il soupait avec La Fontaine, Boileau, Racine, et quelques amis communs : La Fontaine, plus distrait encore qu'à l'ordinaire, paraissait occupé de profondes méditations ; Racine et Boileau, voulant le tirer de sa rêverie, le

(1) Après avoir loué

. . Ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,

il avoue qu'il ne peut peindre qu'imparfaitement la beauté de son âme ;

Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grace de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
Liv. XII, fab. 15.

raillaient très-durement. Molière trouva qu'ils passaient les bornes de la plaisanterie ; alors, prenant à part un des convives, il lui dit avec vivacité : *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon homme.*

La Fontaine consacra les dernières années de sa vie à la piété, à la pénitence la plus austère. Il mit en vers les hymnes de l'église : mais il était vieux alors (1) et souffrant ; sa verve était éteinte, son imagination glacée par l'âge, sa tête affaiblie par une longue maladie, et son corps épuisé par les remèdes souvent pires que le mal même. Cette traduction est absolument ignorée aujourd'hui : mais on se souvient toujours de ses fables ; à tout âge, dans tous les instans, dans toutes les circonstances de la vie, on les lit avec le même plaisir ; et Molière, Racine, La Fontaine et Voltaire, sont les quatre grands poëtes dont on sait le plus de vers, et qu'on cite le plus souvent.

La gloire, pour ceux mêmes qui en sont le plus dignes, et qui font tout pour l'obtenir, est

(1) « J'espère, écrivait-il à son ami Maucroix, que » nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans, et » que j'aurai le temps d'achever mes hymnes. Je mourrais d'ennui si je ne composais plus. Donne-moi tes » avis sur le *dies iræ*, *dies illa*, que je t'ai envoyé ».

Fragment d'une lettre de La Fontaine à M. de Maucroix, du 25 octobre 1694.

une espèce de jeu de hasard, ou ce qu'on appelle *le bonheur* n'est pas moins nécessaire que la science et l'adresse : Tacite observe même qu'il y a des hommes auxquels il tient lieu de vertus. L'expérience prouve en effet qu'avec les qualités les plus éminentes dans quelque genre que ce soit, on n'est rien sans la fortune, ou, si l'on veut, sans ce concours fortuit de circonstances et d'événemens imprévus qui dévoilent le mérite, et qui le font remarquer. On peut juger par là combien il est rare qu'un homme doué de grands talens, mais assez philosophe pour attendre tranquillement que la gloire vienne le chercher, jouisse enfin de ce fruit de ses travaux : La Fontaine mourut avant de l'avoir recueilli ; car sa réputation, du moins celle qu'il méritait, ne s'étendait guère au-delà du cercle étroit de ses amis. Saint-Évremont lui avait fait quelques protecteurs en Angleterre ; mais des protecteurs ne sont pas des juges : ils soutiennent une réputation déja établie, ils lui donnent, pour ainsi dire, plus de base et de surface ; mais ils ne la font pas. Les Anglais, à qui la langue française était beaucoup moins familière alors qu'aujourd'hui, ne pouvaient admirer La Fontaine que sur la parole de Saint-Évremont ; mais ils n'avaient ni pour sa personne ni pour ses ouvrages cette estime sentie qui peut seule flatter le grand homme qui en est l'objet,

et faire honneur au discernement de ceux qui l'accordent. D'ailleurs c'est dans sa patrie, c'est par ses concitoyens, par ses rivaux mêmes, qu'on veut être montré du doigt (1); c'est sur-tout leur éloge qu'on veut entendre. Mais La Fontaine était en général plus connu, peut-être même plus célèbre par ses distractions, par ses étranges disparates, par l'extrême ingénuité de ses questions et de ses réponses, que par ses écrits. Il est la preuve d'une observation très-fine de Voltaire,

On amuse souvent plus par son ridicule,
Que l'on ne plaît par ses talens.

Tout le monde savait ce qu'il dit, un mois après sa conversion, chez M. de Sillery (2); tout le monde le répétait : et l'on parlait à peine de ses fables. Les lettres de madame de Sévigné sont peut-être le seul ouvrage du temps où elles soient

---

(1) Pulchrum est digito monstrari, et dicier, Hic est.
Pers. satyr. 1, vers. 28.

(2) Etant à dîner chez ce prélat, la conversation tomba sur le goût de ce siècle : « Vous trouverez encore » parmi nous, dit-il très-sérieusement, une infinité » de gens qui estiment plus saint Augustin que Rabe» lais ». Tout le monde éclata de rire à cette proposition, sans que La Fontaine s'apperçût de sa disparate. Voyez une lettre de Boileau à Maucroix, et la note de l'éditeur.

citées ; ce qui, indépendamment de l'époque de la publication de ces lettres (1), ne prouve qu'un succès particulier, et purement de société. En un mot, la vie de La Fontaine, prise dans toutes ses circonstances, n'offre aucun de ces faits qui caractérisent une grande réputation, de ces faits tels qu'on en remarque dans la vie de Corneille, de Molière, de Racine, de Boileau, de Voltaire, etc. Le peuple même, que son intérêt rend meilleur juge de la bonté que de l'esprit, et dans la langue duquel les termes *simplicité* et *bêtise* sont synonymes, ne voyait en lui qu'un homme d'une intelligence très-bornée. C'est ce qu'on peut inférer, ce me semble, d'un mot qui, en peignant la bonhomie de La Fontaine, fait très-bien connaître l'opinion que la multitude avait de cet homme si digne d'être aimé. La garde qu'on lui donna pendant sa dernière maladie, frappée de la vivacité avec laquelle son confesseur l'exhortait à la pénitence, lui dit : « Hé ! ne le tourmentez pas tant ; il est plus bête » que méchant : Dieu n'aura jamais le courage » de le damner ».

Cet homme, toujours sincère avec lui-même dans les époques si différentes de sa vie, et qui,

(1) Elles ne furent imprimées que long-temps après la mort de cette femme célèbre.

pour

pour me servir de l'expression de l'abbé d'Olivet, *a mérité que sa mémoire fût à jamais sous la protection des honnêtes gens*, mourut à Paris le 13 mars 1695, et fut enterré dans le cimetière de Saint Joseph, à l'endroit même où Moliere son ami avait été mis vingt-deux ans auparavant (1).

---

(1) Il composa lui-même son épitaphe dans ce style simple et naïf dont il a écrit ses meilleurs ouvrages. Quoique tout ce qui rappelle la perte d'un grand homme excite dans l'âme un sentiment pénible, on n'en éprouve aucun en lisant cette épitaphe, parce qu'elle offre en général l'idée d'un homme heureux qui, après avoir apprécié l'argent et le temps à peu près ce qu'ils valent, n'avait pas attendu, comme l'avare de la fable,

> Pour jouir de CES BIENS une seconde vie.
>
> Liv. IV, fab. 20.

Voici cette épitaphe telle qu'elle se trouve dans un recueil de ses œuvres posthumes, imprimé l'an 1696, c'est-à-dire un an après sa mort :

> Jean s'en alla comme il était venu,
> Mangea le fonds avec le revenu,
> Tint les trésors chose peu nécessaire.
> Quant à son temps, bien sut le dispenser :
> Deux parts en fit, dont il soulait passer
> L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Je n'ignore pas que le second et le troisième vers sont fort différents dans la plupart des éditions modernes. Celle de Coste, publiée pour la première fois en 1742, porte :

FABLES

DE

LA FONTAINE.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

La Cigale et la Fourmi.

LA cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau!
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.

La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Hé bien ! dansez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

MAITRE corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à-peu-près ce langage :
Hé ! bon jour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie :
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit au dépens de celui qui l'écoute :

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

FABLE III.

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.

UNE grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? Dites-moi, n'y suis-je point encore?
Nenni. M'y voici donc? Point du tout. M'y voilà?
Vous n'en approchez point. La chétive Pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

UN loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde:
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers:
Mais il fallait livrer bataille;
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lippée!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit: que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;

Flatter ceux du logis, à son maître complaire:
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déja se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé:
Qu'est-cela? lui dit-il. Rien. Quoi! rien! Peu de chose.
Mais encor? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché! dit le loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours: mais qu'importe?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

FABLE VI.

La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion.

LA génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.

Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire :
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

FABLE VII.

La Besace.

JUPITER dit un jour : que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur:
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux : faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait? Moi ! dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché:

Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous;
Du reste, contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres homm
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa bésaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hu
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

FABLE VIII.

L'Hirondelle et les petits Oiſeaux.

UNE hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que le chanvre se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison:
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle:

Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre,
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat:
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes:
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,

Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres:
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres.
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

FABLE IX.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

AUTREFOIS le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse; on se retire:
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire:
Achevons tout notre rôt.
C'est assez, dit le rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi:
Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout-à-loisir.
Adieu donc : fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

FABLE X.

Le Loup et l'Agneau.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère,

Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme et son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

UN homme qui s'aimait sans avoir de rivaux,
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusait toujours le miroir d'être faux,
Vivant plus que content dans une erreur profonde.

Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent appercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même.
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes :
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des maximes.

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.

UN envoyé du grand Seigneur
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendans
Qui, de leur chef, sont si puissans,
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir :
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.

J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.

Me voilà saisi de rechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps et chaque queue aussi:
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.

Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

FABLE XIII.

Les Voleurs et l'Ane.

POUR un âne enlevé deux voleurs se battaient:
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poings trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province:
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois:
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise:
Un quart voleur survient qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

ON ne peut trop louer trois sortes de personnes;
Les dieux, sa maitresse et son roi.
Malherbe le disait : j'y souscris, quant à moi.
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits:
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris
L'éloge d'un athlète; et la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'athlète étaient gens inconnus;
Son père, un bon bourgeois; lui sans autre mérite:
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux;
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage.
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent:
Mais, quand il le vit, le galant

N'en donna que le tiers; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquitassent le reste:
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant;
Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie;
Les conviés sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis,
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table, et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, et pour prix de ses vers
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complette
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,

Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle. On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine :
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur, dès-lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Etaient frères et bons amis.

FABLE XV.

La Mort et le Malheureux.

UN malheureux appelait tous les jours
La mort à son secours.
O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle !
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je ! cria-t-il : ôtez-moi cet objet !

Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !
N'approche pas, ô mort ! ô mort, retire-toi !

Mécénas fut un galant homme :
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somm
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

FABLE XVI.

La Mort et le Bûcheron.

UN pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR
C'est la devise des hommes.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses.

UN homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant
De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportait
Un peu de poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne;
Il n'est tête chauve qui tienne:
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

FABLE XVIII.

Le Renard et la Cicogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
Le galant pour toute besogne
Avait un brouet clair (il vivait chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de-là, la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point;

Bon appétit sur-tout : renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'école.

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école ;
L'enfant lui crie : Au secours ! je péris !
Le magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave, à contre-temps s'avise

De le tancer. Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis prenez de tels frippons le soin !
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami ! tire-moi du danger ;
Tu feras après ta harangue.

FABLE XX.

Le Coq et la Perle.

UN jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire,
Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta

Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frélons et les Mouches à miel.

A L'ŒUVRE on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent:
Des frêlons les réclamèrent.
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était mal-aisé de décider la chose:
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux aîlés, bourdonnant, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient long-temps paru. Mais quoi! dans les frêlon
Ces enseignes étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle; et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmillière.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'ours?
Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frêlons et nous:
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frêlons fit voir
Que cet art passait leur savoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code.
Il ne faudrait point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs:
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

FABLE XXII.

Le Chêne et le Roseau.

LE chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau

Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon; tout me semble zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horison accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût portés jusques-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amans cette muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges d'Esope:
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau:
J'ai passé plus avant; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité:

Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie:
Stratagème inoui, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine....
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix;
De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules:
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant....
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez pour le mieux ces deux vers à la fonte.

Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux ;
Rien ne saurait les satisfaire.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

UN chat, nommé Rodilardus,
Faisait de rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son sou ;
Et Rodilard passait chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plutôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,

De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit, Je n'y vas point, je ne suis pas si sot :
L'autre, Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoïnes.

Ne faut-il que délibérer ?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.

UN loup disait que l'on l'avait volé.
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice.

Après

Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connais depuis long-temps, amis;
Et tous deux vous pairez l'amende:
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers,
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe, était une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux et la Grenouille.

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant

Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre; il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens;
Il en écrasait vingt par heure.
Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V.

La Chauve-souris et les deux Belettes.

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre envers les souris dès long-temps courroucée
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi souris! des méchans vous ont dit ces nouvelles.

Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs !
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien, qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà de rechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau,
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau ;
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage.
Moi, pour telle passer ! vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats !
Jupiter confonde les chats !
Par cette adroite répartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe changeans
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le sage dit, selon les gens,
Vive le roi ! vive la ligue !

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

MORTELLEMENT atteint d'une flèche empenné
Un oiseau déplorait sa triste destinée;
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié,
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

FABLE VII.

La Lice et sa compagne.

UNE lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.

La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étaient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII.

L'Aigle et l'Escarbot.

L'AIGLE donnait la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vîte.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin :
Je laisse à penser si ce gîte
Etait sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asyle,
L'escarbot intercède, et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère.

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance:
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son lit en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut;
La mort de Jean lapin de rechef est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre;
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant, jetta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,

Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin qu'elle avait tort:
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

FABLE IX.

Le Lion et le Moucheron.

VA-T'EN, chétif insecte, excrément de la terre:
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre:
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur, ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevait ces mots,

Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle:
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau.
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée:
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là peut nous être enseignée?
J'en vois deux: dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.

UN ânier, son sceptre à la main,
Menait en empereur romain
Deux coursiers à longues oreilles.
L'und'éponges chargé marchait comme un courier:
Et l'autre se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge était de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis s'échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.

Voilà mon âne à l'eau, jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe.

C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

IL faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde:
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre, assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu:
Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire!
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne purent le défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe et la Fourmi.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe:
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe:
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve; et là dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus:
Ce croquant, par hasard, avait une arbalête.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête,
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole.

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

UN astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit: Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire,
Qu'au livre des destins les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la providence?
Or du hasard il n'est point de science:
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, des plaisirs incapables?
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,
C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours:
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans faiseurs d'horoscopes,
Quittez les cours des princes de l'Europe:
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps:
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV.

Le Lièvre et les Grenouilles.

UN lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins quel'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux!
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite,
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi,
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre lièvre;
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièv
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;

Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment, des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle:
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse.
Ne me retarde point de grace;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires,
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix:
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont couriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vîte, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses gregues, gagne au haut,
Mal content de son stratagême.
Et notre vieux coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur:
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton;
Un corbeau témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice.

On

On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux,
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paraît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage; outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée, à-peu-près, de la même façon
Que la barbe de Poliphême.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer: la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs:
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

LE paon se plaignait à Junon:
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;

Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature:
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère;
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés;
Nous vous avons donné diverses qualités:
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en femme.

UN homme chérissait éperdument sa chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les foux.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme ; et le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de chatte,
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par-tout.
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent les plaisirs des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds ;
Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture.
Pour cette fois elle accourut à point :
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourches, ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Ane chassant.

LE roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et b
Pour réussir dans cette affaire,

Il se servit du ministère
De l'âne, à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable:
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois;
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le lion.
N'ai-je pas bien servi en cette occasion?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié:
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fut mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison:
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est pas là leur caractère.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

SI ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce:
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain: car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,

Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée ; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, la cuvette, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,
Les esclaves de bouche ; et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre, celui de la coqueterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coëffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.

Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands tout approuva
Le partage et le choix. Ésope seul trouva,
Qu'après bien du temps et des peines,
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui?
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses:
La-biberonne eut le bétail:

La ménagère eut les coëffures.
Tel fut l'avis du Phrygien;
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr, pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles,
Quand on leur verrait de l'argent:
Paieraient leur mère tout comptant;
Ne posséderaient plus les effets de leur père;
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens,
Qu'une multitude de gens.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meûnier, son Fils et l'Ane.

A M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins ;
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance
Dois-je dans la province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cou

Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meûnier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meûnier, à ces mots, connaît son ignorance :
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meûnier n'en a cure ;
Il fait monter son fils, il suit : et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez ; que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meûnier, il faut vous contenter.

L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit: c'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meûnier, plus de veaux à mon âge:
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets, coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit: ces gens sont foux,
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meûnier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois, si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux:
L'âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit: est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meûnier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! le meûnier répartit:

Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince,
Allez, venez, courez, demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres et l'Estomach.

JE devais par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage:
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher:

Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur:
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur:
Chaque membre en souffrit: les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'état.

Menenius le sut bien dire.
La commune s'allait séparer du sénat.
Les mécontens disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déja posté:
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables;

Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

UN loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau ».
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le Sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément :
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette;
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.

Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup dans cette esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent pre
Quiconque est loup, agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique.
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage

Celui

Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première,
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmillière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir:
Et grenouilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre desir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fut débonnaire et doux:
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

CAPITAINE renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus hauts encornés
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez
L'autre était passé maître en fait de tromp
La soif les obligea de descendre en un puits
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, com
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'i
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton éch
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai ;
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon ; et je l
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compag
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellenc

Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors:
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie et la Chatte.

L'AIGLE avait ses petits au haut d'un arbre creux;
La laie au pied, la chatte entre les deux:
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
La chatte détruisit, par sa fourbe, l'accord.
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit: Notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouïr incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons assurer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,

La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit en gésine.
Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis:
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberait sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi, l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion:
L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort pour messieurs les chats.
Que ne sait point ourdir une langue traitresse
Par sa pernicieuse adresse?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

CHACUN a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond de la bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
La cellérière du royaume

De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari répart, sans songer :
Tu ne leur portes point à boire ?

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

QUAND l'enfer eut produit la goutte et l'araignée ;
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites ;
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes :
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.

L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si, de ces lieux, elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouïr, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi-pansée.
Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasme, dieu sait ! les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très-sagement de changer de logis.

FABLE IX.

Le Loup et la Cicogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère:
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate:
Ne tombez jamais sous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposait une peinture
Où l'artisan avait tracé
Un lion d'immense stature

Par un seul homme terrassé.
Les regardans en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire:
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvait atteindre:
Ils sont trop verds, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

DANS une ménagerie
De volatilles remplie
Vivaient le cygne et l'oison:
Celui-là destiné pour les regards du maître,
Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin, l'autre de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage,
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
Quoi? je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coi
La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvaient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des ôtages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par les commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits, et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent,
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

LE lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philomèle et Progné.

AUTREFOIS Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
Je ne me souviens point que vous soyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui répartit: Eh quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique?
Le désert est-il fait pour des talens si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
Aussi-bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

JE ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est pas hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui, dans les flots,
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve, auteur de sa disgrace,
Des gens se promenaient, ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme apperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la rivière.
Un autre répartit : non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,

L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison:
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente;
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

Damoiselle belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit;
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie,
Mangea, rongea: Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue et rebondie...
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou;

Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit; me voilà bien surprise:
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit: vous aviez lors la panse un peu moins pleine
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres:
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat et le vieux Rat.

J'ai lu chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables:
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde;
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que, dans leurs tanières,
Les souris étaient prisonnières,

Qu'elles

Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leur nids à rats;
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu ressuscite; et, sur ses pieds tombant,
Attrappe les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il, en les gobant:
C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis,
Pour la seconde fois les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine,
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé.
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.

Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour :
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il, de loin, au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

C'était bien dit à lui : j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

SÉVIGNÉ, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,

Les lions entre autres voulaient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? Puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.
Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré;
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur;
La refuser n'était pas sûr :
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin;
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer son amant,
Lui dit : Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte

On vous les rogne; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps:
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux,
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son ame était aveuglée.
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens;
Il fit fort peu de résistance.

Amour! Amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire: Adieu prudence.

FABLE II.

Le Berger et la Mer.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre au moins.
A la fin, les trésors déposés sur la plage
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,

Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage.
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis,
Fut Pierrot et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre,
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il faut se contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles:
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront.

FABLE III.

La Mouche et la Fourmi.

LA mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal,
A la fille de l'air, ose se dire égal?
Je hante les palais, je m'assieds à ta table;
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi:
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je le fais, et je baise un beau sein quand je veux:
Je me joue entre des cheveux:
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers. — Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais: mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois, et sur celle des ânes
Vous allez vous planter: je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie:
J'en conviens, il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche; est-ce un sujet pour
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches, les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain:
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées:
Les mouchards sont pendus; et vous mourrez de fa
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie:
Le soin que j'aurai pris, de soins m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps: laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

FABLE IV.

Le Jardinier et son Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village,
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée,
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit :
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. Sorcier ? je l'en défie,
Répartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
Et quand ? et dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeûnons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
Quand la marierons-nous, quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.

Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir:
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect.
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeûne très-bien, aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, il prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.
Chacun s'anime et se prépare:
Les trompes et les cors font un tel tintamare,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, carreaux,
Adieu chicorée et porreaux:
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance: il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur; car il eût été mal,
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.

Le bon homme disait : Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégâts en une heure de temps,
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, vuidez vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V.

L'Ane et le petit Chien.

NE forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment ! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame ;

Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? il donne la patte,
Puis aussi-tôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussi-tôt. Holà ! Martin-bâton !
Martin-bâton accourt ; l'âne change de ton !
Ainsi finit la comédie.

FABLE VI.

Le combat des Rats et des Belettes.

LA nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine,
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année,

Qu'il en était à foison ;
Leur roi nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande,
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits,
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artapax,
Psicarpax, Meridarpax,
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous,
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,

Des cornes, ou des aigrettes,
Soit comme marque d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux:
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée,
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage,
Peut souvent en un passage,
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire,
Esquivent fort aisément:
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe et le Dauphin.

C'ÉTAIT chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage

Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire,
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe, en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
Etes-vous d'Athènes la grande ?
Oui, dit l'autre, on m'y connaît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire.
Le dauphin dit, bien grand merci,
Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent je pense ?
Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connaissance.
Notre magot prit, pour ce coup,

Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendraient Vaugirard pour Rome;
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête;
Et le magot considéré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

FABLE VIII.

L'Homme et l'Idole de bois.

CERTAIN païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreill
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois:
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait

S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait.
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides:
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

UN paon muait: un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda:
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué;
Et, par messieurs les paons, plumé d'étrange sorte:
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,

Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

FABLE X.

Le Chameau et les Bâtons flottans.

LE premier qui vit un chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le second approcha : le troisieme osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avait mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendrait bien :
De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

FABLE XI.

La Grenouille et le Rat.

TEL, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême ;
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède.
Le rat fut à son pied par la patte attaché :
Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée:
(C'était, à son avis, un excellent morceau.)
Déja dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque:
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut, tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie,
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une fable avait cours parmi l'antiquité ;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphans, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux.
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur,
En publiant l'édit du nouvel empereur ;
Les animaux, et toute espèce lige,
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres loix.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qu'il fût dit.

Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ? Il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval, ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent,
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part ;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarras
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande ;
Et j'en serai plus libre, et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu ;
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique,
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,

Où maint mouton cherchait sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.
On déballe: et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie:
Que de filles, ô dieux! mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez: la plupart sont déja
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus,
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit: corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tous temps les chevaux ne sont nés pour les homme
Lorsque le genre-humain de glands se contentait,
Ane, cheval et mule, aux forêts habitait :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous somme
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses :
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un cheval eut alors différent
Avec un cerf plein de vîtesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous :
Adieu ; je m'en retourne à mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté !
Le cheval s'apperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps. Déja son écurie
Etait prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

FABLE XIV.

Le Renard et le Buste.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne ne sait juger que par ce qu'il en voit.
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tous sens ; et quand il s'apperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux et plus grand que nature.
Le renard en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête ! dit-il, mais de cervelle point ».

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

LA bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir, que l'on ne vous die
Pour enseigne et mot du guet,
Foin du loup et de sa race.
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune, passe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde,
Il demande qu'on ouvre, en disant, foin du loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord : (Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.)
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,

Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mère et l'Enfant.

CE loup me remet en mémoire,
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt : Voici l'histoire.

Un villageois avait à l'écart son logis :
Messer loup attendait chape-chute à la porte.
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régimens de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier,
La mère aussi-tôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure :
Quand la mère appaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.

Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot,
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches fières
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mère,
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein,
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« BIAUX CHIRES LEUPS N'ÉCOUTEZ MIE
MÈRE TENCHENT CHEN FIEUX QUI CRIE ».

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

SOCRATE un jour faisait bâtir,
Chacun censurait son ouvrage.
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.

L'autre blâmait la face : et tous étaient d'avis
Que les appartemens en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfans.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie.
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non pas par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seraient mal-séans.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait,
Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parlait),

Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant: Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort:
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos pères:
Adieu: promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains: il meurt; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires
Un créancier saisit, un voisin fait procès:
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare:
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en même temps.

On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour-à-tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien; et voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis, et pris à part.

FABLE XIX.

L'Oracle et l'Impie.

VOULOIR tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot,
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie, ou non ?
Il tenait un moineau, dit-on,
Près d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avait en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau,
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagême.
Je vois de loin; j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son Trésor.

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie,
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât

A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trésor que l'on m'a pris.
Votre trésor ? où pris ? Tout joignant cette pierre.
Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
A toute heure ! bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

UN cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes frères, leur dit-il, ne me décélez pas:
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras:
Ce service vous peut quelque jour être utile;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure,
N'apperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déja grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit: Cela va bien;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa rev
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusques-là, pauvre cerf, ne te vantes de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.

Qu'est ceci? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille; allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu, chacun prend un épieu:
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre, sur ce sujet, dit fort élégamment:
Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

FABLE XXII.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.

NE t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit.
Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,

C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le monde;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières,
Avait laissé passer la moitié du printemps,
Sans goûter les plaisirs des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis,
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour,
Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, répartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive ; et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mère ! c'est à cette heure...
Non, mes enfans, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils : et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est-là notre plus court ; et nous acheverons

Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que le dessein fut su de l'alouette :
C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans!
Et les petits en même temps,
Voletans, et se culbutans,
Délogèrent tous sans trompette.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Bûcheron et Mercure.

A M. LE C. D. B.

VOTRE goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux.
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout, quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans mes vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point,
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,

Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal,
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole:
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre.
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée:
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écriait-il: Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encor un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.

Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première :
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussi-tôt dispersée.
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor :
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête,
De ne pas dire aussi-tôt : La voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien ;
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre et le Pot de fer.

LE pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage,
De garder le coin du feu ;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Répartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer, son camarade,
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin, clopant, comme ils peuvent,

L'un contre l'autre jetés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien, il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

FABLE III.

Le petit Poisson et le Pêcheur.

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le ratraper, il n'est pas trop certain.

Un carpeau qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin,
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir ;

Je serai par vous repêchée.
Quelque gros partisan m'achetera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher,
Peut-être encor cent de ma taille,
Pour faire un plat. Quel plat ! croyez-moi, rien qui v.
Rien qui vaille ! et bien ! soit, répartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poële ; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un TIENS vaut, ce dit-on, mieux que deux TU L'AU
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lièvre.

UN animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussi-tôt délogèrent ;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur,
N'allât interprêter à cornes leur longueur,

Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. Le grillon répartit :
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux petites maisons.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

UN vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils, (comme il était habile)
Un jour que les renards tenaient conseil entr'eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :

Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous, de grace, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la qneue eût été temps perdu:
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille et les deux Servantes.

IL était une vieille ayant deux chambrières:
Elles filaient si bien, que les sœurs filandières
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche:
Dès que Thétis chassait Phébus aux crins dorés,
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez:
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait:
Aussi-tôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un torchon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.

L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disaient entre leurs dents: Maudit coq! tu mourras!
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée:
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant:
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par-là,
De Caribde en Scylla.

FABLE VII.

Le Satyre et le Passant.

AU fond d'un antre sauvage,
Un satyre et ses enfans,
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme et maint petit:

Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre deux fois.
D'abord, avec son haleine,
Il se réchauffe les doigts :

Puis sur les mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
Notre hôte ! à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous, sous même toît.
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.

FABLE VIII.

Le Cheval et le Loup.

UN certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison,
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc!
Eh que n'es-tu mouton! car tu me serais hoc:
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate;
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait
Ne point céler sa maladie,
Lui loup gratis le guérirait.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.

Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade,
Les mandibules et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste,
Et ne fus jamais que boucher.

FABLE IX.

Le Laboureur et ses Enfans.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit: mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place,
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

Une montagne en mal d'enfant,
Jetait une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

FABLE XI.

La Fortune et le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant: mon mignon, je vous sauve la vie:
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice? Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde:
Nous la faisons de tous écots:
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort:
Bref, la Fortune a toujours tort.

FABLE XII.

Les Médecins.

LE médecin TANT-PIS allait voir un malade,
Que visitait aussi son confrère TANT-MIEUX.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature;
Après qu'en ses conseils TANT-PIS eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait: Il est mort, je l'avais bien prévu;
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

FABLE XIII.

La Poule aux Œufs d'or.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on v
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches?

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait.
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme sien l'encens et les cantiques
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.

FABLE XV.

Le Cerf et la Vigne.

UN cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour le coup, croyaient leurs chiens en faute.
Il les rappellent donc. Le cerf hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.

FABLE XVI.

Le Serpent et la Lime.

ON conte qu'un serpent, voisin d'un horloge
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage,)
Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage,
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant! eh! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle ;
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrage
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.

IL ne se faut jamais moquer des misérables :
Car, qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope, dans ses fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille :
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre ; et d'une ardeur extrême,
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille et lui dit :
Tu te vantais d'être si vîte ;
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,

Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aîles
La sauront garantir à toute extrêmité :
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent ;
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau.
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard, si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou répartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque,
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien,

Que chez moi la maudite parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture:
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre aigle apperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure,
(Je ne sais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de mégère.
Ces enfans ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami:
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors: N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bienfait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'aigle ce portrait:
En avaient-ils le moindre trait?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

LE lion dans sa tête avait une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire :
L'ours s'apprêter pour les assauts :
Le renard ménager de certaines pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds ;
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi, je les veux employer.
Notre troupe sans eux ne serait pas complette.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le lièvre pourra nous servir de courier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.

Deux compagnons pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant;
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent,
C'était le roi des ours, au compte de ces gens:
Le marchand à sa peau devait faire fortune:
Elle garantirait des froids les plus cuisans,
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut prisait moins ses moutons, qu'eux leur ours,
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
D'intérêt contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau:

Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre : ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

DE la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Etait craint par-tout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice,

S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être :
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé.
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous, certain Grec enchérit et se pique
D'une élégance laconique,
Il enferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre en sa fable
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à-peu-près, Esope le raconte.

Un

Un pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut, à toute force, attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort.
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort:
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte!

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur:
Passons à son imitateur.

FABLE II.

Le Lion et le Chasseur.

UN fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,

Vit un berger. Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussi-tôt d'esquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

FABLE III.

Phébus et Borée.

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni, par bonheur,
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis

Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire ;
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidens ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien, gageons nous deux,
(Dit Phébus) sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage,
Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau ;
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,

Le soleil dissipe la nue,
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue.,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

FABLE IV.

Jupiter et le Métayer.

JUPITER eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguait que l'héritage
Etait fravant et rude; et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la l
Enfin du sec et du mouillé,
Aussi-tôt qu'il aurait baillé.
Jupiter y consent. Contrat passé : notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en som

Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat et le Souriceau.

UN souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
Et trotais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière ;

Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, benin et gracieux ;
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante et rude ;
Sur la tête un morceau de chair ;
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée ;
La queue en panache étalée.
Or c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grace aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,

Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant, prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre un dragon la gardait.
Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait.
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et, par plaisir, la thiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.

Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache ;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance :
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piége ; il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadême.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse.
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela,

Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin:
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Ane.

UN vieillard sur son âne apperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant.
Il y lâche sa bête; et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard:
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.

Notre ennemi, c'est notre maître:
Je vous le dis en bon françois.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine,
Un cerf se mirant autrefois,
Louait la beauté de son bois;
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte:
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir,
Dans les forêts il s'emporte:
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présens
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile :
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

FABLE X.

Le Lièvre et la Tortue.

RIEN ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ? êtes-vous sage ?
Répartit l'animal léger.
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire ;
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait, lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la tortue arriva la première.
Hé bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vîtesse?
Moi l'emporter! Et que serait-ce
Si vous portiez une maison?

FABLE XI.

L'Ane et ses Maîtres.

L'ANE d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever avant l'aurore.
Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin.
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!

Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur:
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien:
Mais ici point d'aubaine; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avait raison: tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente:
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

FABLE XII.

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyait son souci dans les pots.
Esope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'alégresse.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussi-tôt on ouit, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort: un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitans.
Adieu joncs et marais: notre race est détruite;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

FABLE XIII.

Le Villageois et le Serpent.

ÉSOPE conte qu'un manant
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Apperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête.
Il fait trois serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte sautillant, cherche à se réunir,

Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est-là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

FABLE XIV.

Le Lion malade et le Renard.

DE par le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce, en ambassade,
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite ;
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison.
Les pas empreints sur la poussière,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;

Pas

Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

Les injustices des pervers,
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
SI TU VEUX QU'ON T'ÉPARGNE, ÉPARGNE AUSSI LES AUTRES.

Un manant au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussi-tôt un autour planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui même sous les rets demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage :
Je ne t'ai jamais fait de mal.

L'oiseleur répartit : Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage.

FABLE XVI.

Le Cheval et l'Ane.

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois ;
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade ;
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

CHACUN se trompe ici bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.
Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout-d'un-coup agitée,
A toute peine il regagna les bords ;
Et n'eût ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

LE Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours. C'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu, dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit :
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'est ceci ? mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué. Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de charlatans.
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.
Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud:
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose: il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie,
Un fort beau roussin d'Arcadie,
J'en voudrais faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs:
Sinon, il consentait d'être en place publique

Il aurait bonne grâce, et beaucoup de prestance
Sur-tout qu'il se souvint de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu ;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servit à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire
Le roi, l'âne ou moi nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois un en dix ans.

FABLE XX.

La Discorde.

LA déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme.

Avecque TIEN-ET-MIEN, son père.
Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
De préférer notre hémisphère,
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir; et l'autre diligente,
Courait vîte aux débats, et prévenait la Paix;
Faisait, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre,
Que l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine.
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine.
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hymenée
Lui fut pour maison assignée.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les aîles du Temps la tristesse s'envole :
Le Temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année,
Et la veuve d'une journée,
La différence est grande. On ne croirait jamais
Que ce fut la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien :
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : Attends-moi, je te suis : et mon âme,
Aussi-bien que la tienne est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler :
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivans ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure,
Une condition meilleure,
Change en des noces ces transports :
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah ! dit-elle aussi-tôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri :
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle ;
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché : Damon, vous m'exhort
A peindre ses malheurs et ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux ! si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera.

ÉLOGE
DE
LA FONTAINE.

Ouvrage qui a remporté le Prix, au jugement de l'Académie de Marseille, le 25 d'Août 1774.

Æsopo ingentem Statuam posuére Attici.
Phed. L. II. Epilog.

LE plus modeste des Ecrivains, La Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, et presque son apothéose, lorsqu'il a dit que, *si l'apologue est un présent des hommes, celui qui nous l'a fait mérite des autels.* C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe; et c'est vous, messieurs, qui, dans ce concours solemnel, allez, pour ainsi dire, élever en son honneur l'autel que lui doit notre reconnaissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la nation envers deux de ses plus grands poëtes, ses deux poëtes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous

un ami de tous les momens. Mais s'il est doux de louer La Fontaine, d'avoir à peindre le charme de cette morale indulgente, qui pénètre dans le cœur sans le blesser, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, et nous ménerait à la vertu, en nous rendant à la nature, comment découvrir le secret de ce style enchanteur, de ce style inimitable et sans modèle, qui réunit tous les tons, sans blesser l'unité? Comment parler de cet heureux instinct, qui sembla le diriger dans sa conduite comme dans ses ouvrages; qui se fait également sentir dans la douce facilité de ses mœurs et de ses écrits, et forma d'une âme si naïve et d'un esprit si fin, un ensemble si piquant et si original? Faudra-t-il raisonner sur le sentiment, disserter sur les grâces, et ennuyer nos lecteurs pour montrer comment La Fontaine a charmé les siens? Pour moi, messieurs, évitant de discuter ce qui doit être senti, et de vous offrir l'analyse de la naïveté, je tâcherai seulement de fixer vos regards sur le charme de sa morale, sur la finesse exquise de son goût, sur l'accord singulier que l'une et l'autre eurent toujours avec la simplicité de ses mœurs; et dans ces différens points de vue, je saisirai rapidement les principaux traits qui le caractérisent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'apologue remonte à la plus haute antiquité, car il commença des qu'il y eut des tyrans et des esclaves. On offre de face la vérité à son égal, on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, et en fit un instrument de la morale. Lokman et Pilpay dans l'Orient, Esope et Gabrias dans la Grèce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers, que serré et concis dans les deux autres, dénué des charmes du sentiment et de la poésie, découvrait trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentait. Phèdre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la briéveté d'Esope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence; Faërne, car j'omets Avienus, trop inférieur à son devancier, Faërne qui, dans sa latinité du seizième siècle, semblerait avoir imité Phèdre, s'il avait pu connaître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés; et

leurs bonnes fables donneraient même l'idée de la perfection dans ce genre, si la France n'eût produit un homme unique dans l'histoire des lettres, qui devait porter la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de génie, et qu'on peut s'écrier, comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel art : *c'est proprement un charme.* Oui, c'en est un sans doute ; mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable existait à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montagne seul (car pourquoi citerais-je ceux qu'on ne lit plus ?) avait approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre-humain, ne devrait pas même être une science. Mais outre l'inconvénient d'un langage déja vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvait convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits ; et son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidèle des inconséquences de l'esprit humain, qu'un traité de philosophie pratique. Il nous fallait un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les

états, pour tous les âges, et qui pût remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences
Du conseiller Mathieu ;

MOLIÈRE.

car c'étaient là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la fable que Quintilien regardait comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien : écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentimens universels, dans les idées généralement reçues, et, pour ainsi dire, dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'était le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations, car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais La Fontaine, en partant des notions communes et des sentimens nés avec nous, ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité ; il fait de son livre,

Une ample comédie à cent actes divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer ; et s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différens vices que réunit la nôtre ; s'ils ont pu se dire comme lui,

> Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
> Que ses sujets ;

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier : La Fontaine nous dispense de cette étude, en nous montrant à nous-mêmes ; différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente, qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce ; qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale ; et l'illusion où il nous amène, est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avaient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances

nuances les plus délicates : autre caractère essentiel, né de ce génie d'observation, dont Molière était si frappé dans notre Fabuliste.

Je pourrais, messieurs, saisir une multitude de rapports entre plusieurs personnages de Molière et d'autres de La Fontaine, montrer entre eux des ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions (1) : mais négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'Auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au vain desir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours ;

---

(1) Qui peint le mieux, par exemple, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repoussant un homme à jeun, et lui disant : *retirez-vous, vous puez le vin ;* ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : *ôtons-nous, car il sent?* Et le chien, dont le raisonnement serait fort bon dans la bouche d'un maître, mais qui *n'étant que d'un simple chien*, fut trouvé fort mauvais, ne rappelle-t-il pas Sosie ?

Tous mes discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce seraient paroles exquises,
Si c'était un grand qui parlât.

On pourrait rapprocher plusieurs traits de cette espèce ; mais il suffit d'en citer quelques exemples. La Fontaine est, après la nature et Molière, la meilleure étude d'un poëte comique.

mais sans méconnaître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'apologue, et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société, doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de

la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin ; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui ; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance, choquant pour la société ; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique ; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux ; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule, il serait raisonnable et bon ; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes ; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit

après leur mort ; et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produit (1).

Mais ce qui distingue La Fontaine de tous les moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale, c'est cette sagesse, naturelle comme lui-même, qui paraît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortége effrayant qui l'accompagne d'ordinaire. Rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de générosité, quelque sacrifice ? il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paraître un bonheur. Mais s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseraient d'être nécessaires, et que la société n'en aurait plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même ou pour vous-même ; et de ses leçons, ou plutôt de ses conseils, naîtrait le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paraissent n'avoir point écrit pour des hommes, et qui *taillent*, comme dit Montagne, *nos obligations à la raison d'un*

(1) Ils sont ensevelis dans la ci-devant église Joseph, rue Montmartre.

autre être ! Telle est en effet la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature, par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne; et qu'il deviendrait, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnaissable à lui-même par sa sagesse, qu'il l'est en effet par sa folie. Mais après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage, que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple, mais lumineuse, de La Fontaine. Un ancien osait dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature; c'est par la nature que La Fontaine combat les maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action, c'est la morale de Montagne épurée dans une âme plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avait point

de prise sur son âme, s'en écartait naturellement ; et la facilité même de son caractère semblait l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poëte de l'héroïsme ; il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations, *ce mal qui peut-être est un bien*, dit La Fontaine, il le montre comme une faiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine, qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montagne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni cette dureté misanthropique de la Bruyère et de Pascal, qui portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre, les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent ; pour La Fontaine, ce sont des passans incommodes, dont il songe

à se garantir : il rit et ne hait point (1). Censeur assez indulgent de nos faiblesses, l'avarice est de tous nos travers, celui qui paraît le plus révolter son bon sens naturel. Mais s'il n'éprouve et n'inspire point

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'âme, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et pour ainsi dire, rafraîchie, comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la providence, à la nécessité, aux lois de l'ordre établi, enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, et même les siens : leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, messieurs, je réclame pour La Fontaine l'indulgence dont il a fait l'âme de sa morale ; et déja l'Auteur des fables a sans doute obtenu la grâce de l'Auteur des contes; grâce que ses derniers momens ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte ce Héros dont il fut estimé, qu'un peintre

(1) *Ridet et odit.* Juvenal.

ingénieux nous représente, déchirant de son histoire le récit des exploits que sa vertu condamnait; et si le zèle d'une pieuse sévérité reprochait encore à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerais qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère; car c'est lui qui, plus que Boileau,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices (1).

Je remarquerais que les écrits de ce genre ne passèrent long-temps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais, dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite et publiquement avouée des hommes les plus graves de la Nation: j'ajouterais que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond, du moins par la forme, sans que la médisance se permit, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que La Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et puisque je me per-

(1) Vers de Boileau.

mets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel et Bocace, malgré leur élégance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa dissertation sur Joconde, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et parmi ses successeurs, qui pourrait-on lui comparer ? serait-ce ou Vergier, ou Grécourt, qui dans la faiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublient que les grâces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur ? ou Senécé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de La Fontaine en lui demeurant inférieur ? ou l'auteur de la Métromanie, dont l'originalité, souvent heureuse, paraît quelquefois trop bizarre ? Non sans doute, et il faut remonter jusqu'au plus grand poëte de notre âge ; exception glorieuse à La Fontaine lui-même, et pour laquelle il désavouerait le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers :

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Où existait avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fonder, comme sans dessein, les incidens, de généraliser des peintures locales, de ménager au lecteur ces sur-

prises qui font l'âme de la comédie, d'animer ses récits par cette gaieté de style qui est une nuance du style comique, relevée par les grâces d'une poésie légère qui se montre et disparaît tour-à-tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec son lecteur, de se jouer de son sujet, de changer ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances, talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que La Fontaine voulait sacrifier, et j'aurais essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes Juges, s'ils n'admiraient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables, et si je n'étais forcé d'associer ses contes à ses apologues, en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

SECONDE PARTIE.

SI jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvaient élever un écrivain, c'est par l'exemple de La Fontaine. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs, d'après la distance reconnue entre les différens genres, à-peu-près comme l'ordre civil marque les places dans la société, d'après la différence

des conditions; et quoique la considération d'un mérite supérieur puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un écrivain parfait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres écrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée du génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style, La Fontaine paraît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier. *Le bon homme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avait prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le Génie garde une place distinguée à quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe en effet de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il était réservé de faire admirer, dans la briéveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badinage et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie, et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit tous les mouvemens de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout-à-coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce; et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poëme épique. Tel est l'artifice de son style, que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante y devient nécessaire, et ne paraît, comme dans la fable *du Chêne et du Roseau*, dans celle *du Soleil et de Borée*, que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, messieurs, le poëte des Grâces m'arrête et m'interdit, en leur nom, les détails et la

sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Montagne qu'il faut le montrer et non le peindre, le transcrire et non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à La Fontaine ? Et combien de fois en effet n'a-t-il pas été transcrit ? Mes Juges me pardonneraient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présens au souvenir de tous ses lecteurs, et répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître ? Je suppose en effet que mes rivaux relèvent, l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures d'autant plus étonnantes, qu'elles paraissent plus simples : que l'autre fasse valoir ce charme continu du style qui réveille une foule de sentimens, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre *ses œufs*, *ses tendres œufs*, *sa plus douce espérance* (1) : qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie qui rapproche si naturellement les grands et les petits objets, voit tour-à-tour dans un renard, Patrocle, Ajax, Annibal ; Alexandre dans un chat ; rappelle, dans le combat de deux coqs

(1) La Fontaine.

pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène; met de niveau Pyrrhus et la Laitière; se représente dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV s'avançant dans l'île de la conférence; que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression? Et d'ailleurs, comment peindre un poëte qui souvent semble s'abandonner comme dans une conversation facile, qui citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là; dont les beautés paraissent quelquefois une heureuse rencontre, et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimait, *la grâce de la soudaineté;* qui s'est fait une langue et une poétique particulières; dont le tour est naïf, quand sa pensée est ingénieuse; l'expression, simple quand son idée est forte; relevant ces grâces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la phisionomie ajoute à la beauté; qui se joue sans cesse de son art; qui, à propos de la tardive maternité d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poëte les a vu naître; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnaître par-tout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paraissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le loup, par exemple, accusant auprès du lion malade, l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

Daube, au coucher du roi, son camarade absent.

suis-je dans l'antre du lion? suis-je à la cour? Combien de fois l'Auteur ne fait-il pas naître du fond de ces sujets, si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importans de la morale, et aux plus grands intérêts de la société? Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette, qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître; l'une faisant valoir la raison du premier occupant, et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin;

[illegible] les droits de succession transmis au fils Jean, par Pierre et Simon ses aînés, nous offre précisément le résultat de tant de ses ouvrages sur la propriété; et La Fontaine disant être à la bolette,

Et quand ce serait un royaume?

Disant lui-même ailleurs,

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.

ne me fera-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet, dans le badinage même de son style? Voilà sans doute un de ses secrets; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les esprits les plus élevés; c'est qu'à propos du dernier insecte, il se trouve, plus naturellement qu'on ne croit, près d'une grande idée, et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrais-je d'être égaré par mon admiration pour La Fontaine, si j'osais dire que le système abstrait, *tout est bien*, paraît peut-être plus vraisemblable et sur-tout plus clair après le discours de Garo dans la fable de la citrouille et du gland, qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité

la

i morale ordinaire doit-elle se placer dans ses crits? Elle y naît sans effort, comme elle s'y nontre sans faste; car La Fontaine ne se donne point pour un philosophe. Il semble même avoir craint de le paraître. C'est en effet ce qu'un poëte doit le plus dissimuler. C'est, pour ainsi dire, son secret; et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime. Aussi La Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté?

Un philosophe, un marbre, une statue,
Auraient senti *comme nous* ces plaisirs.

C'est sur-tout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers, qu'il se plaît à faire cause commune avec nous, et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satyre d'un vice; il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint; et voilà la satyre faite. C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que sortent les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement; c'est la raison qui parle avec, une dignité modeste et tranquille. Cette bonté naïve qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses ouvrages, le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat

d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvemens de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentimens dans cette fable charmante où la peinture du bonheur de deux pigeons attendrit par degrés son âme, lui rappelle les souvenirs les plus chers, et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste en le représentant comme un poëte qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueillait nonchalamment des fleurs qu'il n'avait point fait naître. Sans doute La Fontaine dut beaucoup à la nature qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable, et tous les trésors de l'imagination. Sans doute le *fablier* était né pour porter des fables, mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avait-il pas été cultivé? Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin et le plus

exquis, répandus dans ses préfaces et dans ses ouvrages; qu'on se rappelle ce vers si heureux, qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même,

Il me faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde;

Doutera-t-on que La Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne* (1)? Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnaître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a desiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O La Fontaine! ta gloire en est plus grande, le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas appercevoir ses progrès et ses études, dans la marche même de son esprit? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité, il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout-à-coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Mallebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une âme, qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile? C'est que La Fontaine les voyait à

(1) La Fontaine.

une trop grande distance : c'est qu'ils ne lui montraient pas, comme le poëte français, quel usage on pouvait faire de cette langue qu'il devait lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devait, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle ; mais bientôt revenu au ton qui lui appartenait, il s'apperçut qu'une naïveté fine et piquante était le vrai caractère de son esprit ; caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot, et de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau en avançaient le progrès par l'élévation et la noblesse de leur style : mais elle ne s'enrichissait pas moins dans les mains de La Fontaine, qui lui rendait les biens qu'elle avait laissé perdre, et qui, comme certains curieux, rassemblant avec soin des monnaies antiques, se composait un véritable trésor. C'est dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques, qui présentent sa pensée avec toutes les nuances accessoires ; car nul auteur n'a mieux senti le besoin *de rendre son âme visible.* C'est le terme dont il se sert, pour exprimer un des attributs de la poésie. Voilà toute sa poétique, à laquelle il paraît avoir sacrifié tous les préceptes de la poé-

tique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave les règles. Eh ! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois ?

Cependant La Fontaine était né poëte, et cette partie de ses talens ne pouvait se développer dans les ouvrages dont il s'était occupé jusqu'alors. Il la cultivait par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poëte de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à La Fontaine. Je sens, comme il convient, le poids d'une telle autorité ; mais celui qui loue La Fontaine serait indigne d'admirer son critique, s'il ne se permettait d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait : il peint par ce mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et sur-tout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes ; mais peu de bordure et point de cadres : voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'aurore dans un de ses

poëmes, où il représente cette jeune déesse, qui, se balançant dans les airs,

La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses censeurs, et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talens de La Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables. Mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité: c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connaître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des écrivains qui ont avec eux quelque vraisemblance, et pour se montrer enfin tout entier dans un genre propre à déployer la variété de leurs talens. Jusqu'alors l'auteur ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer toute entière. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les fables de La Fontaine, demandent une grande connaissance du cœur humain et du système de la société, exigent un esprit mûri par l'étude et par l'expérience; mais aussi, devenus

tique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave les règles. Eh ! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois ?

Cependant La Fontaine était né poëte, et cette partie de ses talens ne pouvait se développer dans les ouvrages dont il s'était occupé jusqu'alors. Il la cultivait par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poëte de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à La Fontaine. Je sens, comme il convient, le poids d'une telle autorité ; mais celui qui loue La Fontaine serait indigne d'admirer son critique, s'il ne se permettait d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait : il peint par ce mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et sur-tout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes ; mais peu de bordure et point de cadres : voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'aurore dans un de ses

un moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse, ni le naturel, *ni la grâce, plus belle encore que la beauté;* ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour* (1), dissertant sur son art et sur la morale; laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paraît se trouver naturellement à notre niveau; tâchant d'être naïf, et prouvant qu'il a dû plaire; faible avec recherche, quand La Fontaine ne l'est jamais que par négligence, ne pouvait être le rival d'un poëte simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à *l'art de plaire*, celui *de n'y penser pas* (2), et dont les fautes, quelquefois heureuses, font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable.

La négligence, à mon gré, si requise.
Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affaibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations et pour tous les âges, sans en ex-

(1) La Fontaine.
(2) *Idem.*

cepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts ? Qui peut frapper les enfans, d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés ? C'est la simplicité de ces formules où ils retrouvent la langue de la conversation ; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées ; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages, en les mettant sous leurs yeux, illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand, et un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat, ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples ? C'est ce fond de raison universelle, répandu dans ses fables ; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie ; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités. Car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les grâces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction ; et si on lit La Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connaissance de cette langue, les grâces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs, sans les confondre ; où le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'ha-

bitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amour-propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, et lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément, les finesses de langue, les bienséances du style, et ces convenances générales, dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société. S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets, et si respectables d'ailleurs, pourraient-ils.... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour La Fontaine? Sans doute cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les grâces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes, dans le zèle qu'il montre pour sa mémoire, en est elle-même une preuve, à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne et son caractère (1).

(1) On sait qu'un étranger demanda à l'Académie de Marseille la permission de joindre la somme de 2000 l. à la médaille académique.

TROISIÈME PARTIE.

Un homme ordinaire, qui aurait dans le cœur les sentimens aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de La Fontaine, serait cher à tous ceux qui le connaîtraient; mais le fabuliste avait pour eux, et ce charme n'est point tout-à-fait perdu pour nous, un attrait encore plus piquant, c'est d'être l'homme tel qu'il paraît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société, et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment, tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'âme; il a lui-même essayé de se peindre en partie, dans son roman de Psiché, où il représente la variété de ses goûts, sous le nom de Polyphile qui aime les *jardins*, *les fleurs*, *les ombrages*, *la musique*, *les vers*, *et réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse* (1). On ne peut assez admirer ce fonds de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivans :

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux,

(1) La Fontaine.

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfans d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsqu'attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtimens des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard ?

Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous devaient succomber sous les célestes armes.

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poëte, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

. . . . Que de si doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,

serait-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès, il l'eût soigneu-

sement cultivée? Non, sans doute, car cet homme qu'on a cru (1) inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudiait sans cesse le goût du public, c'est-à-dire tous les moyens de plaire. Il est vrai que quoiqu'il se soit formé sur son art une théorie très-fine et très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Molière le nom de *contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développemens du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systêmes; delà quelques incertitudes dans ses principes, quelques fables dont le résultat n'est point irréprehensible, et où la morale paraît trop sacrifiée à la prudence. Delà quelques contradictions sur différens objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, et prononce rarement sur ces problêmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fond de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque et à Platon, et n'entre point dans les disputes des philosophes; mais toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle,

(1) A La Fontaine, à lui seul inconnu.
MARMONTEL, *Epître aux poëtes.*

il ne consulte que son cœur, et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots, ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécenas, qui veut vivre absolument, dût-il vivre goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre; La Fontaine ne prend point le change, il admire ce trait avec une bonne foi plaisante; il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécenas fut un galant homme*, et je reconnais celui qui déclare, plus d'une fois, vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite: toujours droit, toujours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même: mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède sans combat. C'est ce qu'on put remarquer dans sa querelle avec Furetière et avec Lulli, par lequel il s'était vu trompé, et comme il dit, *enquinaudé*, car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéra peu connus: le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien, lui fit trouver dans *le peu qu'il avait de bile*, de quoi faire une satire violente, et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné; mais après ce premier mouvement, redevenu La Fontaine, il reprit son caractère vé-

ritable, qui était celui d'un enfant, dont en effet il venait de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvemens d'une âme qui, conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature. Il connut et sentit les passions; et tandis que la plupart des moralistes les considéraient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme le ressort de notre âme, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philosophes, ennemis des Stoïciens, avaient rendue familière à l'antiquité, paraissait de son temps une idée nouvelle; et si l'Auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle était pour lui une vérité de sentiment, c'est que des passions modérées étaient les instrumens de son bonheur. Sans doute le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même, s'indignait d'être entraîné par elles, et les redoutait comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchans qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres, reprit dans son âme sa simplicité naturelle : fidèle à l'objet

de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paraît que ce qu'il aima le plus dans les femmes, fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes le plus éprises, leur beauté. Mais le sentiment qu'elle lui inspira, doux comme l'âme qui l'éprouvait, s'embellit des grâces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe, que le sentiment exprimé dans ces vers?

Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune.
Quelqu'ingrate beauté, qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien et en mal, qui lui dicta ses contes, se reproduit sans danger et avec tant de grâces dans ses fables mêmes, et conduisit sa plume dans son roman de Psiché. Cette déesse nouvelle que le conte ingénieux d'Apulée n'avait pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de La Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et il eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les faiblesses des femmes, et, comme il dit, leurs trois plus grands défauts, la vanité, la curiosité et le trop d'esprit. Mais il l'embellit en même-temps de

de toutes les grâces de ce sexe enchanteur. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grace pour les satyres qu'il se permet contre les femmes, satyres toujours générales; et dans cette Psiché même, il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ses vers et sa personne furent-ils également accueillis de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ses bienfaitrices, parmi lesquelles il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon, qui, séduite par cet esprit de parti, fléau de la littérature, se déclara si hautement contre Racine; car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poëte des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célèbres de son siècle, qui toutes s'intéressaient à la gloire de La Fontaine. La gloire fut une de ses passions les plus constantes. Il nous l'apprend lui-même;

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans:

et dans les illusions de l'amour même, cet autre sentiment conservait des droits sur son cœur:

Adieu plaisir, honneurs, louange bien aimée,

s'écriait-il dans le regret que lui laissent les momens perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse ; il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage ; car tout étonnant que paraît La Fontaine, il ne fut pourtant pas un poëte sans vanité. Mais ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux ; sa vanité même devint intéressante, et ne parut que l'aimable épanchement d'une âme naïve, qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croirait-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne, lorsqu'il ose dire,

Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme, et parmi tant de sociétés illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule, sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses dis-

tractions ? La grandeur encourage, l'orgueil protège, la vanité cite un auteur illustre, mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire ; et les Chaulieu, les Lafare, avec lesquels il vivait familièrement, n'ignoraient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et dans la suite ceux de l'auguste élève de Fénélon, récompensèrent le mérite de La Fontaine, et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bienfaits allèrent étonner les savans du nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller dans sa caducité chercher, loin de sa patrie, les secours nécessaires à la simple existence. C'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi de Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célèbre de ne pas punir une reconnaissance et un courage qu'il devait estimer. Peut-être, parmi les écrivains dont il présentait les noms à la bienfaisance du roi, le nom de La Fontaine n'eût-il pas été déplacé ; et la postérité ne reprocherait point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié, un homme

qui fut un des ornemens de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'académie, et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage; et le mérite de La Fontaine n'était pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain. Il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages : et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son âme quelques nuances de la fierté espagnole qu'il semblait tenir de sa mère; Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvait point dans des fables. C'était un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique, de former tous les héros de la tragédie sur le monarque français (1); et la description du passage du Rhin importait plus au roi que les débats du lapin et de la belette.

Malgré cet abandon du Maître, qui retarda même la réception de l'Auteur des fables à l'A-

(1) Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros, sur lui forme tous les tableaux.

BOIL. *art. poét.*

cadémie française, malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine, et l'on aime à s'en convaincre, La Fontaine fut heureux; il le fut même plus qu'aucun des grands poëtes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres; ce qui paraît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur, et comme à son insu; libre de chagrins domestiques, d'inquiétudes sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries et le *vrai dormir* dont il fait de grands éloges, ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvait bien par-tout. Il s'écrie dans l'ivresse des plus doux sentimens, qu'il aime à-la-fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien;

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et la sensibilité d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se repose avec délices sur le spectacle d'un homme, qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvemens, d'y laisser lire même ses foiblesses, garans d'une aimable indulgence pour les faiblesses d'autrui. Aussi La Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils; car il avait cédé aux desirs de sa famille, et un soir il se trouva marié: l'autre lui donne un asyle dans sa maison. Il se croit parmi des frères; ils vont le devenir en effet: et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne-foi. Il reçoit des bienfaits: il en a le droit, car il rendrait tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il est des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté; et, sans blâmer le philosophe, qui écarte un bienfaiteur

dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas du moins plus doux de voir La Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? Il aimait, c'était sa reconnaissance, et ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élégie sur cette fameuse disgrace. Mais, si je le vois, deux ans après la chûte de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avait été détenu; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnaissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur: j'aimerai l'écrivain que j'admire. O La Fontaine, essuie tes larmes, écris cette fable charmante *des deux Amis;* et je sais où tu trouve l'éloquence du cœur et le sublime de sentiment. Je reconnais le maître de cette vertu qu'il nomme, par une expression nouvelle, *le don d'être ami.* Qui l'avait mieux

reçu de la nature ce don si rare ? Qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment ? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité ? Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avait lui-même en eux ? O vous, messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques ; qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouverait l'émotion la plus douce, et même le transport de la joie, s'il en recevait cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue, *j'y allais ?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse ; et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes faibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ces ouvrages mêmes, plus encore que d'après une tradition récente, mais qui trop souvent infi-

dèle, s'est plu, sur la foi de quelque plaisanteries de société, à montrer, comme un jeu bizarre de la nature, un homme qui en fut véritablement un prodige, qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre, et d'un excellent moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bon homme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même, tourna au profit de son talent, l'opposition de son esprit et de son âme, et fut dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs, et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ces défauts mêmes participent quelquefois des qualités aimables qui les avaient fait naître; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine désigné de son vivant par l'épithète de bon, resemblance remarquable avec Virgile,

conservera, comme écrivain, le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant d'être tout-à-fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu, pour ainsi dire, inséparable de son nom.

ÉPITRE A CHAMFORT,

Sur son Eloge de La Fontaine, couronné à l'Académie de Marseille.

Par DORAT.

Quelque part que soit le bon homme ;
Dieu le sait, moi je n'en sais rien ;
Je suis sûr qu'il te veut du bien,
Et qu'il sourit quand on te nomme.
Le voilà ce cher paresseux,
Si négligé pendant sa vie,
Elevant son front radieux,
Que couronne une académie !
On sait enfin l'apprécier !
Dans son portrait sa grace éclate,
Et la louange délicate
Rafraîchit encor son laurier.
Tu nous mets dans la confidence
De ses pacifiques honneurs,
Et nous découvre l'alliance
De ses talens avec ses mœurs.
Très-finement tu nous exposes

Le mystère de ses Ecrits,
Et les fleurs que tu décomposes
Ne perdent point leur coloris.

Tu nous peint sa philosophie,
Qui fut un instinct précieux,
Sa nonchalante bonhomie;
Un sens droit caché sous les jeux,
Une foule de mots heureux,
Qui font rire jusqu'à l'envie;
Sa piquante naïveté,
Et sa simplesse et sa gaieté,
Et la bêtise du génie.
Du fond des immortels réduits,
A cette heure il te dit peut-être:
Ma foi je ne croyais pas être
Si grand homme que je le suis.
Quoi! là-haut encore on me cite,
Moi, très-modeste fablier!
Vous venez de m'initier
Dans le secret de mon mérite.
Si c'est un piége qu'on me tend,
C'est avec plaisir que j'y donne.
Dans ce beau portrait qui m'étonne,
L'esprit se montre à chaque instant;
Et je crois, Dieu me le pardonne,
Que mes renards n'en ont pas tant.

NOTES

Sur les six premiers Livres des Fables de La Fontaine.

Par CHAMFORT.

LIVRE PREMIER.

FABLE I, *page* 1.

CETTE fable est une des plus faibles de La Fontaine. Elle n'est très-citée que parce qu'elle est la première. La fourmi qui paiera *l'intérêt et le principal. Je chantais, eh bien dansez maintenant.* La brièveté la plus concise vaudrait mieux que ces prétendus ornemens.

V. 15. *La fourmi n'est pas prêteuse ;*
C'est là son moindre défaut.

Il y a là une équivoque, ou plutôt une vraie faute. La Fontaine veut dire que d'être prêteuse est son moindre défaut, pour faire entendre qu'elle ne l'est pas, et on peut croire qu'il dit que de n'être pas prêteuse est son moindre défaut, c'est-à-dire qu'elle a de bien plus grands défauts que de ne pas prêter.

FABLE II, *page* 2.

C'est ici qu'on commence à trouver La Fontaine. Le discours du renard n'a que cinq vers, et n'en est pas moins un chef-d'œuvre. *Monsieur du corbeau*, pour entrer en matière ; et à la fin, *vous êtes le phénix*, etc.

V. 14. Il est plaisant de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la sottise : c'est le renard qui donne la leçon à celui qu'il a dupé, ce qui rend cette petite scène, en quelque sorte, théâtrale et comique.

Il est fâcheux que *Monsieur* rime avec *Flatteur*, c'est-à-dire ne rime pas ; mais c'était l'usage alors de prononcer l'*r* de monsieur.

On tolère même de nos jours cette petite négligence au théâtre, parce qu'elle y est moins remarquable.

FABLE III, *page* 3.

Cette petite fable est charmante par la vérité de la peinture, pour le dialogue des deux grenouilles, et pour l'expression élégante qui s'y trouve.

Plusieurs gens de goût blâment La Fontaine d'avoir mis la morale, ou à la fin, ou au commencement de chaque fable ; chaque fable, disent-ils, contient sa morale dans elle-même : sévérité qui nous aurait fait perdre bien des vers charmans.

FABLE IV, *page* 4.

V. 5. *Relevé.* Mauvaise rime qu'on appelle suffisante ; La Fontaine pouvait mettre, d'un *pas dégagé.*

V. 6. *Et faisait sonner sa sonnette.* Est un vers heureux et d'harmonie imitative, qui s'est trouvé sous la plume de l'auteur.

La Fontaine ne manque pas, du moins autant qu'il le peut, l'occasion de mettre la morale de son Apologue dans la bouche d'un de ses acteurs. Cette fable des deux mulets est d'une application bien fréquente.

V. 2. *Celui-ci glorieux d'une charge si belle,*
N'eut voulu pour beaucoup en être soulagé.

Ce mulet-là fait songer à bien d'honnêtes gens.

FABLE V, *page* 5.

Cette fable du loup et du chien est parfaite d'un bout à l'autre : il n'y a à critiquer que l'avant-dernier vers :

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

Un loup n'a que faire de trésor.

FABLE VI, *page* 6.

Voilà certainement une mauvaise fable que La Fontaine a mise en vers d'après Phèdre. L'association de ces quatre personnages est absurde et contre nature. Quel besoin le lion a-t-il d'eux pour chasser ? Ils sont eux-mêmes le gibier qu'il cherche. Si Phèdre a

voulu faire voir qu'une association avec plus fort que soi est souvent dangereuse ; il y avait une grande quantité d'images ou d'allégories qui auraient rendu cette vérité sensible. Voyez la fable du Pot de terre et du Pot de fer.

FABLE VII, *page 7.*

La Fontaine, pour nous dédommager d'avoir fait une fable aussi mauvaise que l'est la précédente, lui fait succéder un apologue excellent, où il développe avec finesse et avec force, le jeu de l'amour-propre de toutes les espèces d'animaux, c'est-à-dire de l'homme, dont l'espèce réunit tous les genres d'amour-propre.

On ne finirait pas si l'on voulait noter tous les vers heureux de cette fable.

V. 23. *Dame fourmi trouva le ciron trop petit.*

. . . . . .

. . . . . .

V. 28. *Linx envers nos pareils et taupes envers nous.* Et les deux derniers vers.

C'est donc la faute de Jupiter, si nous ne nous appercevons pas de nos propres défauts. Esope, que Phèdre a gâté en l'imitant, dit, et beaucoup mieux, chaque homme naît avec deux besaces, etc. De cette manière, la faute n'est point rejetée spécialement sur le fabricateur souverain. La Fontaine aurait mieux fait d'imiter Esope que Phèdre en cette occasion.

FABLE VIII, *page 9.*

Autre Apologue, excellent d'un bout à l'autre.

FABLE IX, *page 11.*

V. 27. *Fi.* Espèce d'interjection qu'on n'emploie que proverbialement et dans le style très-familier.

FABLE X, *page 12.*

Cette fable est connue de tout le monde, même de ceux qui ne connaissent que celle-là. Ce qui en fait la beauté, c'est la vérité du dialogue. Plusieurs personnes ne semblent voir dans cet Apologue qu'une vérité triviale, que le faible est opprimé par le fort. Ce ne serait pas la peine de faire une fable. Ce qui fait la beauté de celle-ci,

c'est la prétention du loup qui veut avoir raison dans son injustice, et qui ne supprime tout prétexte et tout raisonnement, que lorsqu'il est réduit à l'absurde par les réponses de l'agneau.

V. 19 et 20. *Si je n'étais pas né* ne rime pas avec *l'an passé*. Pure négligence.

FABLE XI, *page 13*.

Ce n'est point là une fable, quoi qu'en dise La Fontaine. C'est un compliment en vers adressé à M. le Duc de la Rochefoucault sur son livre des Maximes. Un homme qui s'enfuit dans le désert pour éviter des miroirs : c'est là une idée assez bizarre, et une invention assez médiocre de La Fontaine.

V. 21. *On voit bien où je veux venir.*

On le voit à travers un nuage ; cela est si vrai, que La Fontaine est obligé d'expliquer son idée toute entière, et de dire enfin :

Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait ; le livre des Maximes.

Cela rappelle un peu le peintre qui mettait au bas de ses figures, d'un coq, par exemple, *ceci est un coq*.

FABLE XII, *page 15*.

La plupart des fables et des contes ont fait le tour du globe. La Fontaine met en Europe la scène où il suppose que fut fait le récit de cette aventure, récit que les Orientaux mettent dans la bouche du fameux Gengiskan, à l'occasion du Grand Mogol, prince qui dépendait en quelque sorte de ses grands vassaux. Au surplus, ce récit ne peut pas s'appeler une fable ; c'est une petite histoire allégorique qui conduit à une vérité morale. Toute fable suppose une action.

FABLE XIII, *page 16*.

V. 10. *Au lieu de deux, etc.* Voilà deux traits de naturel qu'on ne trouve guère que dans La Fontaine, et qui charment par leur simplicité.

V. 12. *De nul d'eux*. Transposition que de nos jours on trouverait un peu forcée, mais qui se pardonnait alors dans le style familier.

V. 13. *Un quart*, un quatrième.

Un quart voleur survient, etc. Voilà les conquérans appelés *voleurs*, c'est-à-dire par leur nom. Nous sommes bien loin de l'Epître dédicatoire, et de ce roi qui comptera ses jours par ses conquêtes.

FABLE XIV, *page 17.*

Encore de la mauvaise morale : on peut trop louer sa maîtresse, et tout éloge qui n'a pas l'air d'échapper à un sentiment vrai, ou d'être une galanterie aimable d'un esprit facile, déplaît souvent même à celle qui en est l'objet. On peut trop louer son roi, 1.° Quand on le loue et qu'il est blâmable ; 2.° quand on le loue démesurément pour une bagatelle, etc.

V. 4. *Ce sont maximes toujours bonnes.* Au contraire presque toujours mauvaises.

Castor et Pollux ne font pas un beau rôle dans cette fable. Quel mal avaient fait ces pauvres conviés et ces échansons ? Cela dut faire grand plaisir à ce Simonide qui était fort avare.

Un jour un athlète qui avait remporté le prix aux courses de mules, lui offrit une somme d'argent pour chanter sa victoire. Simonide mécontent de la somme répondit : Moi, faire des vers pour des animaux qui sont des demi-baudets ! Le vainqueur tripla la somme offerte. Alors Simonide fit une pièce très-pompeuse qui commence par des vers dont voici le sens : « Nobles filles des coursiers qui » devancent les aquilons. »

Le même Simonide fut avec Anacréon à la cour d'Hipparque, fils de Pisistrate. Le dernier ne voulut que des honneurs, il fallut des présens au premier.

V. 64. *Melpomène.* Tout cela signifie qu'un poëte peut tirer quelqu'avantage de ses travaux.

FABLE XVII, *page 22.*

V. 4 et 5. *Il avait du comptant,*
Et partant.

Ce vers de six syllabes, suivi d'un autre de trois, si l'on peut appeler ce dernier un vers, ne me semble qu'une négligence et non une beauté. Quand cette hardiesse sera beauté, je ne manquerai pas de l'observer.

A proprement parler, cette pièce n'est pas exactement une fable, qui

c'est un récit allégorique ; mais il est si joli et rend si sensible la vérité morale dont il s'agit, qu'il ne faut pas se rendre difficile.

FABLE XVIII, *page 23.*

V. 4. *Besogne*, (autrefois besongne) n'est pas le mot propre ; mais à cela près la fable est charmante d'un bout à l'autre. Elle me rappelle le trait d'un riche particulier qui avait fait dîner ensemble un antiquaire, qui hors de là ne savait rien, et un physicien célèbre, dénué de toute espèce d'érudition. Ces deux messieurs ne surent que se dire. Sur quoi on observa que le maître de la maison leur avait fait faire le repas du renard et de la cigogne.

FABLE XIX, *page 24.*

Dans ce récit, La Fontaine pouvait se dispenser d'annoncer son dessein. Cela diminue la curiosité, d'autant plus qu'il y revient à la fin de la fable, et même d'une manière trop longue et peu piquante.

FABLE XX, *page 25.*

Ces deux petits faits, mis ainsi à côté l'un de l'autre, racontés dans le même nombre de vers et dans la même mesure, font un effet très-piquant. Les six derniers vers ne sont que l'explication des six premiers, mais le commentaire plaît autant que le texte.

V. 3. Le *beau premier*, le fin premier, mots reçus dans l'ancien style pour dire simplement le premier. On le disait encore de nos jours dans le style familier.

FABLE XXI, *page 26.*

V. 7. *Les témoins déposaient ;* Cette formule de nos tribunaux est plaisante : elle nous transporte au milieu de la société. C'est le charme et le secret de La Fontaine ; il nous montre ainsi, qu'en parlant des animaux, il ne nous perd pas de vue un seul instant.

V. 31. *Plut-à-Dieu, etc.* Tous les procès ne sont pas de nature à être jugés ainsi ; et quant à la méthode des Turcs, Dieu nous en préserve. La voici : le juge, appelé Cadi, prend une connaissance succincte de l'affaire, fait donner la bastonnade à celui qui lui paraît avoir tort, et ce tort se réduit souvent à n'avoir pas donné de l'argent au juge comme a fait son adversaire : puis il renvoie les deux parties.

FABLE XXII, *page* 27.

Je ne connais rien de plus parfait que cet Apologue. Il faudrait insister sur chaque mot pour en faire sentir les beautés. L'auteur entre en matière sans prologue, sans morale. Chaque mot que dit le chêne fait sentir au roseau sa faiblesse.

V. 3. *Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.*
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau, etc.

Et puis tout d'un coup l'amour-propre lui fait prendre le style le plus pompeux et le plus poétique.

V. 8. *Cependant que mon front au Caucase pareil,*
Non content, etc.

Puis vient le tour de la pitié qui protège, et d'un orgueil mêlé de bonté.

V. 12. *Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage*
Dont je couvre le voisinage.

Enfin il finit par s'arrêter sur l'idée la plus affligeante pour le roseau, et la plus flatteuse pour lui-même.

V. 18. *La nature envers vous me semble bien injuste.*

Le roseau dans sa réponse rend d'abord justice à la bonté du cœur que le chêne a montrée. En effet, il n'a pas été trop impertinent, et il a rendu aimable le sentiment de sa supériorité. Enfin le roseau refuse sa protection, sans orgueil, seulement parce qu'il n'en a pas besoin :

V. 22. *Je plie et ne romps pas.*

Arrive le dénouement ; La Fontaine décrit l'orage avec la pompe de style que le chêne a employée en parlant de lui-même.

V. 27. *Le plus terrible des enfants*
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
. . . . . .
V. 30 *Le vent redouble ses efforts,*
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Remarquez que La Fontaine ne s'amuse pas plus à moraliser à la fin de sa fable qu'au commencement. La morale est toute entière

dans le récit du fait. Cet Apologue est non-seulement le meilleur de ce premier livre, mais il n'y en a peut-être pas de plus achevé dans La Fontaine. Si l'on considère qu'il n'y a pas un mot de trop, pas un terme impropre, pas une négligence ; que dans l'espace de trente vers, La Fontaine en ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, celui de la poésie la plus élevée ; on ne craindra pas d'affirmer qu'à l'époque où cette fable parut, il n'y avait rien de ce ton là dans notre langue. Quelques autres fables, comme celle des animaux malades de la peste, présentent peut-être des leçons plus importantes, offrent des vérités qui ont plus d'étendue, mais il n'y en a pas d'une exécution plus facile.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE IV, *page* 33.

V. 10. *Il ne régnera plus, etc.* Voici encore un exemple de l'artifice et du naturel avec lequel La Fontaine passe du ton le plus simple à celui de la haute poésie. Avec quelle grace il revient au style familier, dans les vers suivans.

V. 13. . . . . *Il faudra qu'on pâtisse*
Du combat qu'a causé madame la genisse.

Madame : mot qui donne de l'importance à la genisse. Ce vers rappele celui de Virgile (Géorg. liv. 3.) *Pascitur in magnâ silvâ formosa juvenca.* Cette remarque de Chamfort n'a point échappé au C. Sélis dans l'une de ses intéressantes séances.

FABLE V, *page* 34.

Cette fable est très-jolie : on ne peut en blâmer que la morale.

V. 33. *Le sage dit, selon les gens,*
Vive le roi ! vive la ligue !

Ce n'est point le sage qui dit cela, c'est le fourbe, et même le fourbe impudent. Quel parti devait donc prendre La Fontaine ? Celui de ne pas donner de morale du tout.

Solon décerna des peines contre les citoyens qui, dans un temps

de troubles, ne se déclareraient pas ouvertement pour un des partis : son objet était de tirer l'homme de bien d'une inaction funeste, de le jeter au milieu des factieux et de sauver la république par l'ascendant de la vertu.

Il paraît bien dur de blâmer la chauve-souris de s'être tirée d'affaire par un trait d'esprit et d'habileté, qui même ne fait point de mal à son ennemie la belette, mais La Fontaine a tort d'en tirer la conclusion qu'il en tire.

Il y a des questions sur lesquelles la morale reste muette et ne peut rien décider. C'est ce que l'Aréopage donna bien à entendre dans une cause délicate et embarrassante dont le jugement lui fut renvoyé. Le tribunal ordonna, sans rien prononcer, que les deux parties eussent à comparaître de nouveau dans cent ans.

FABLE VI, *page* 36.

V. 1. *Flèche empennée.* Le mot *empennée* n'est point resté dans la langue ; c'est que nous avons celui d'emplumée, que l'auteur aurait aussi bien fait d'employer.

V. 9. *Des enfans de Japet, etc.* La Fontaine se contente d'indiquer d'un seul mot le point d'où sont partis tous les maux de l'humanité.

FABLE VII, *page* 36.

Cette fable, très-remarquable par la leçon qu'elle donne, ne l'est dans son exécution que par son élégante simplicité.

La morale de cet Apologue est si évidente, que le goût ordonnait peut-être de ne pas y joindre d'affabulation ; c'est le nom qu'on donne à l'explication que l'auteur fait de sa fable.

FABLE VIII, *page* 37.

Cette fable est une des plus heureuses et des mieux tournées.

V. 19. *Ses œufs, ses tendres œufs, etc.* Il semble que l'âme de La Fontaine n'attend que les occasions de s'ouvrir à tout ce qui peut être intéressant. Ce vers est d'une sensibilité si douce, qu'il fait plaindre l'aigle, malgré le rôle odieux qu'elle joue dans cette fable.

FABLE IX, *page* 39.

V. 36. *J'en vois deux, etc.* tant pis. Une bonne fable ne doit offrir qu'une seule moralité, et la mettre dans toute son évidence. Au reste, ce

qui peut justifier La Fontaine, c'est que ces deux vérités sont si près l'une de l'autre, que l'esprit les réduit aisément à une moralité seule et unique.

FABLE X, *page* 41.

V. 1. *Un ânier, son sceptre à la main,*
Menait en empereur Romain
Deux coursiers à longues oreilles.

Il y a bien de l'esprit et du goût à savoir tout annoblir sans donner aux petites choses une importance ridicule. C'est ce que fait La Fontaine en mêlant la plaisanterie à ses périphrases les plus poétiques ou à ses descriptions les plus pompeuses.

V. 21. *Camarade épongier.*

Epongier. Mot créé par La Fontaine, mais employé si heureusement, qu'on croirait qu'il existait avant lui.

FABLES XI et XII, *pages* 42 et 43.

Ces deux fables ne comportent aucune espèce de notes, n'étant remarquables ni par de grandes beautés, ni par aucun défaut. C'est la simplicité et la pureté de Phèdre avec un peu plus d'élégance.

FABLE XIII, *page* 44.

Encore une fable qui n'est point fable. Un trait que La Fontaine raconte en quatre vers, lui donne lieu de causer avec son lecteur, mais pour le jeter dans des questions métaphysiques auxquelles il n'entendait pas grand-chose. De là il fait une sortie contre l'astrologie judiciaire, qui de son temps n'était pas encore tombée tout-à-fait.

V. 21. *Aurait-il imprimé, etc.*

Voilà deux vers qui ne dépareraient pas le poëme écrit du style le plus haut et le plus soutenu.

V. 40. *Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps.*

Les souffleurs, c'est-à-dire les alchymistes, dont la science est à la chymie ce que l'astrologie judiciaire est à l'astronomie.

FABLE XIV, *page* 46.

V. 2. *Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?*

Ce vers est devenu proverbe à cause de son extrême naturel, sans qu'on puisse voir d'ailleurs ce qui a fait sa fortune.

V. 29. *Et d'où me vient cette vaillance.*

Il se croit déja brave, et son amour-propre devient son consolateur. Voilà ce me semble la pensée dont il fallait achever le développement; et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Au contraire, le lièvre qui vient de parler de sa vaillance, parle de sa poltronerie dans les deux derniers vers. On pourrait, pour sauver cette faute et cette contradiction, supposer que le lièvre finit de parler après ce vers:

Je suis donc un foudre de guerre ?

et que c'est La Fontaine qui dit en son propre nom les deux vers suivans; mais cette conjecture n'est pas assez fondée.

FABLE XV, *page* 47.

Il fallait ce me semble que le renard commençât par dire au coq: eh, mon ami, pourquoi n'étais-tu pas aux fêtes qu'on a données pour la paix qui vient de se conclure? Dans ce vers, *nous ne sommes plus en querelle*, le renard n'a l'air que de proposer la paix:

V. 17. *Que celle*
De cette paix.

Ces deux petits vers inégaux ne sont qu'une pure négligence, et ne font nullement beauté.

V. 19. *Et ce m'est une double joie*
De la tenir de toi, etc.....

Les ressemblances de son déplaisent à l'oreille.

V. 29. *Mal-content, etc.* On dirait aujourd'hui mécontent.

V. 32. *Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.*

Le coq ne trompe pas le renard, il le joue, il se moque de lui.

FABLE XVI, *page* 48.

V. 8. . . . . *Pour la bouche des dieux.*

Cette expression montre la finesse d'esprit de La Fontaine. Les dieux étaient supposés respirer l'odeur des sacrifices, mais non pas manger les victimes. La Fontaine, par ce mot de *la bouche des dieux*, indique leurs représentans qui avaient soin de choisir les victimes les plus belles et les plus grasses.

Les quatre derniers vers sont charmans; le second et le quatrième sont devenus proverbes. Ce rapport de sons répété deux fois entre la rime de *eure* et celle de *eurs* les gâte un peu à la lecture.

FABLE XIX, *page* 52.

Cette fantaisie de chasser doit être trop fréquente chez le lion pour qu'il y ait de la justesse à employer cette expression, *se mit en tête ;* ce mot semble indiquer une fantaisie nouvelle ou du moins assez rare.

Sanglier était autrefois de deux syllabes, ce qui était assez dur à l'oreille.

V. 12. *Leur troupe n'était pas encore accoutumée.*, *etc.*

Il fallait donc que ce fut au commencement du monde. Cette circonstance paraît bizarre.... *dit l'âne en se donnant* tout l'honneur de la chasse. Il fallait ce me semble que l'âne se rendit tout-à-fait insupportable au lion par ses fanfaronades, cela eut rendu la moralité de la fable plus sensible et plus évidente.

FABLE XX, *page* 54.

Ce n'est point là une fable ; c'est une anecdote dont il est assez difficile de tirer une moralité.

V. 5. *Une histoire des plus gentilles*,

Quoique ce soit d'Esope que La Fontaine parle ici et non pas de lui-même, peut-être eut-il été mieux de ne pas promettre que l'histoire serait gentille : on le verra bien.

V. 22. . . . . *Chacune sœur*, c'est le style de la pratique ; et ce mot de chacune, au lieu de chaque, fait très-bien en cet endroit.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I, *page* 58.

V. 4. *Les derniers venus*, *etc.* n'y ont presque rien trouvé.

V. 16. *Et que rien ne doit fuir*, *etc.* Locution empruntée de la langue latine.

V. 22. *La guerre a ses douceurs, l'himen a ses alarmes.* Vers charmant.

V. 23. . . . . *où buter.* Ce mot de buter est sec et peu agréable à l'oreille.

V. 74. . . . . *Car, quand il va voir Jeanne.* La Fontaine, après

nous avoir parlé de *quolibets coup sur coup renvoyés*, pouvait nous faire grace de celui-là.

V. 81. *Quant à vous, suivez Mars, etc.* Ce n'est point La Fontaine qui parle à son lecteur, c'est Malherbe qui continue et qui s'adresse à Racan. Celui-ci ne prit ni femme, ni abbaye, ni emploi ; il se livra à son talent pour la poésie, qui lui fit une grande réputation.

FABLE II, *page* 61.

La Fontaine a pris ici le ton le plus simple, et ne paraît pas chercher le moindre embellissement. Il a craint sans doute qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu lutter contre Horace, qui, dans une de ses Epîtres, a mis en vers cet Apologue d'une manière beaucoup plus piquante et plus agréable.

V. 7. *Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,*
Sans rien faire . . .

Voilà un trait de satyre qui porte sur le fond de nos mœurs, mais d'une manière bien adoucie. C'est le ton et la coutume de La Fontaine de placer la morale dans le tissu de la narration, par l'art dont il fait son récit.

V. 25. . . . . *Et la chose est égale.* Pas si égale. Mais La Fontaine n'y regarde pas de si près. On verra ailleurs qu'il ne traite pas aussi bien l'autorité royale, et que même il se permet un trait de satyre qui passe le but.

FABLE III, *page* 63.

V. 5. *Hoqueton.* Ce mot se dit et d'une sorte de casaque que portent les archers, et des archers qui la portent.

V. 10. « *C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau* ».

Comme ce vers peint merveilleusement les fripons et les attentions superflues qu'ils prennent pour le succès de leurs fourberies ; attentions qui bien souvent les font échouer !

V. 16. . . . . *Comme aussi sa musette ;* ce dernier hémistiche est d'une grace charmante. Ce qu'il y a de hardi dans l'expression, *d'une musette qui dort*, devient simple et naturel, préparé par le sommeil du berger et du chien.

V. 22. *Mais cela gâta son affaire.*

C'est ce qui arrive. On reconnaît l'imposteur à la caricature : les

fripons déliés l'évitent soigneusement : et voilà ce qui rend le monde si dangereux et si difficile à connaître.

V. 32. *Quiconque est loup, etc.* . . . Il fallait finir la fable au vers précédent, *toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.* La Fontaine alors avait l'air de vouloir décourager les fripons, ce qui était travailler pour les honnêtes gens.

FABLE IV, *page* 64.

V. 14. *Or c'était un soliveau.* . . . Il faut convenir que la conduite de Jupiter, dans cet Apologue, n'est point du tout raisonnable. Il est très-simple de desirer un autre roi qu'un soliveau, et très-naturel que les grenouilles ne veuillent pas d'une grue qui les croque.

FABLE V, *page* 66.

V. 22. *Et vous lui fait un beau sermon.*

La Fontaine se plait toujours à développer le caractère du renard, et il le fait sans cesse d'une manière gaie et comique. Les autres fabulistes sont secs auprès de lui.

FABLE VI, *page* 67.

V. 5. *Fourbe*, moins commun que fourberie.

V. 8. *Possible* guères. . . Mot que Vaugelas, Ménage et Thomas Corneille ont condamné. L'usage a, depuis La Fontaine, confirmé leur arrêt.

V. 19. *Gésine.* . . Mot vieilli, qui ne s'emploie guère que dans les tribunaux.

V. 23. *Obligez-moi de n'en rien dire ;*

C'est la première précaution du fourbe. La Fontaine ne manque pas ces nuances qui marquent les caractères et les passions.

V. 29. *Sottes de ne pas voir, etc.* . . . La Fontaine a bien fait de prévenir ses lecteurs sur cette invraisemblance avant qu'ils s'en apperçussent eux-mêmes. Mais elle n'en est pas moins une tache dans cette fable. Il n'est pas naturel que la faim ne force pas tous ces animaux à sortir.

FABLE VII, *page* 69.

V. 1. . . . *où toujours il revient* : *où*, pour *auquel*. Selon d'Olivet, *auquel* ne peut se supporter en vers : *où* pour *auquel* ne peut se dire. Voilà les poëtes bien embarrassés. Racine n'a point reconnu cette règle de d'Olivet.

FABLE VIII, *page* 70.

Cette goute, que l'auteur personnifie pour la mettre en scène avec l'araignée, est une idée assez bizarre et peu digne de La Fontaine.

V. 11.... *Aragne*, vieux mot conservé pour le besoin de la rime ou du vers.

FABLE IX, *page* 72.

V. 16.... *Vous êtes une ingrate.* Mot qui exprime à merveille un des grands caractères de l'ingratitude qui compte pour un bienfait le mal qu'elle ne fait pas.

FABLE X, *page* 72.

V. 1. *On exposait une peinture.* Une femme d'esprit lasse de voir dans nos livres des peintures satyriques de son sexe, appliqua aux hommes qui font les livres la remarque du lion de cette fable. Elle avait raison, mais les femmes ont mieux fait depuis, c'est de prendre leur revanche, de faire des livres, et de peindre les hommes à leur tour.

FABLE XI, *page* 73.

V. 1..... *Gascon, d'autres disent Normand;* cette incertitude, ce doute où La Fontaine s'enveloppe avec l'apparence naïve de la bonne foi historique est bien plaisante et d'un goût exquis.

On a critiqué, *et bons pour des goujats*, et l'on a eu raison, les goujats n'ont que faire là.

FABLE XII, *page* 74.

V. 8. *Tantôt on les eut vus côte à côte nager.* Ce vers et les deux suivans sont d'une vérité pittoresque qui met la chose sous les yeux.

FABLE XIII, *page* 75.

V. 13. . . . . *Louvats*, mot de style burlesque qui s'emploie comme on le sait pour louveteau.

V. 27. *J'en conviens; mais de quoi sert-elle*
Avec des ennemis sans foi?

La Fontaine se met ici à côté d'une grande question, savoir jusqu'à quel point la morale peut s'associer avec la politique.

FABLE XIV, *page* 76.

V. 2. *Prouesse*, action de *preux*, vieux adjectif qui signifie en style marotique *brave*, vaillant.

FABLE XV, *page* 77.

V. 8. *Depuis le temps de Thrace, etc.* n'est pas une tournure bien poétique ni bien française : cependant elle ne déplaît pas, parce qu'elle évite cette phrase, *depuis le temps où nous étions ensemble dans la Thrace.*

FABLE XVI, *page* 78.

V. 25. . . . . *Assez hors de saison ;* c'est mon avis, et je ne connais pas pourquoi La Fontaine s'est donné la peine de rimer cette historiette assez médiocre.

FABLE XVII, *page* 79.

V. 19. *Ce que je vous dis là l'on le dit à bien d'autres :* La Fontaine avec sa délicatesse ordinaire indique les traitans d'alors, et tourne court bien vite, comme s'il se tirait d'un mauvais pas.

FABLE XVIII, *page* 80.

Cette fable est charmante d'un bout à l'autre pour le naturel, la gaieté, sur-tout pour la vérité des tableaux.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I, *page* 83.

V. 3. *Et qui n'Âquites toute belle,*
A votre indifférence près.

Ces deux vers sont d'une finesse peu connue jusqu'à La Fontaine, mais l'Apologue ne vaut rien. Quoi de plus ridicule que cette supposition d'un lion amoureux d'une jeune fille, de l'entrevue du lion et du beau-père de ce lion qui se laisse limer les dents ? Tranchons le mot, tout cela est misérable. Il était si aisé à La Fontaine de composer un Apologue dont la morale eut été comme dans celui-ci.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

FABLE II, *page* 85.

Cette petite aventure n'est point une fable : La Fontaine l'avoue lui-même par ce vers.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Il s'en sert pour amener de la morale.

V. 24. . . . . *Assuré ;* mauvaise rime.

V. 27. *Les conseils de la mer et de l'ambition*, expression très-noble et rapprochement très-heureux qui réveille dans l'esprit du lecteur l'idée de naufrage pour le marin et pour l'ambitieux.

FABLE III, *page* 87.

Le commencement de cette fable est charmant. L'indignation de la fourmi contre l'illusion de l'amour-propre, et l'aveuglement de la fourmi qui se compare à elle, peint merveilleusement le délire de la vanité, mais La Fontaine a eu tort d'ajouter

V. 17. *Et la dernière main que met à sa beauté*
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.

D'abord ajustement n'est pas le mot propre. Ensuite ce petit ornement s'appelle mouche en français, et autrement dans une autre langue. Cependant ce jeu de mots est plus supportable que tous ceux qui se trouvent dans la réponse de la fourmi.

V. 39. *Les mouches de cour sont chassées :*
Les mouchards sont pendus, etc. Ce sont là de mauvais quolibets qui déparent beaucoup cette fable, dont le commencement est parfait. On se passerait bien aussi du grenier et de l'armoire des deux derniers vers.

FABLE IV, *page* 89.

Voici une fable presque parfaite. La scène du déjeûné, les questions du seigneur, l'embarras de la jeune fille, l'étonnement respectueux du paysan affligé, tout cela est peint de main de maître. Molière n'aurait pas mieux fait.

FABLE V, *page* 91.

Jolie fable, parfaitement écrite d'un bout à l'autre. La seule négligence qu'on puisse lui reprocher est la rime *toute usée*, qui rime très-mal avec *pensée*.

FABLE VI, *page* 92.

V. 4. . . . . *Etroites*. La rime veut qu'on prononce *étrettes*, comme on le faisait autrefois, et comme on le fait encore en certaines provinces. C'est une indulgence que les poëtes se permettent encore quelquefois.

V. 17. *Plus d'un guéret s'engraissa.* Ce ton sérieux emprunté des récits de bataille d'Homère est d'un effet piquant, appliqué aux rats et aux belettes.

V. 50. *N'est pas petit embarras.* Il fallait s'arrêter à ces deux vers faits pour devenir proverbe. Les six derniers ne font qu'affaiblir la pensée de l'auteur.

FABLE VII, *page* 94.

V. 10. *Pline le dit : il le faut croire.* Le fait est faux, mais c'est une tradition ancienne. D'ailleurs La Fontaine évite plaisamment l'embarras d'une discussion ; au surplus on ne voit pas trop quelle est la moralité de cette prétendue fable, qui n'en est pas une.

FABLE VIII, *page* 96.

Même défaut dans cet Apologue. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'une idole de bois ne réponde pas à nos vœux, et que renfermant de l'or, l'or paraisse quand vous brisez la statue. Que conclure de tout cela ? Qu'il faut battre ceux qui sont d'un naturel stupide. Cela n'est pas vrai, et cette méthode ne produit rien de bon.

FABLE IX, *page* 97.

V. 1. *Un paon muait, un geai prit son plumage, etc.*

Esope met une corneille au lieu d'un geai : la corneille valait mieux, attendu qu'elle est toute noire. Sa fantaisie de se parer des plumes du paon n'en était que plus ridicule, et sa prétention plus absurde. C'est Phèdre qui a substitué le geai à la corneille, et La Fontaine a suivi ce changement, qui ne me paraît pas heureux.

Lessing, fabuliste allemand, a fait une fable où il suppose que les autres oiseaux, en ôtant au geai les plumes du paon, lui arrachent aussi les siennes. C'est ce qui arrive à tous les plagiaires. On finit par leur ôter même ce qui leur appartient.

FABLE X, *page* 98.

V. 1. *Le premier, etc.* La précision qui règne dans ces quatre premiers vers, exprime à merveille la facilité avec laquelle l'homme se familiarise avec les objets les plus nouveaux pour lui et les plus effrayans. Au reste, ce n'est point là un Apologue.

FABLE XI, *page* 99.

V. 7. . . . . *L'avent ni le carême*, n'avaient que faire là.

V. 13. *Elle allégua pourtant les délices du bain.* La Fontaine n'évite

rien autant que d'être sec. Voilà pourquoi il ajoute ces six vers qui sont charmans, quoiqu'il pût s'en dispenser après avoir dit : *Il n'était pas besoin de plus longue harangue.*

FABLE XII, *page* 101.

V. 2. *Et la raison ne m'en est pas connue :* Ni à moi non plus, attendu que cette fable n'est pas bonne. Alexandre qui demande un tribut aux quadrupèdes, aux vermisseaux, ce lion porteur de cet argent, et qui veut le garder pour lui ; tout cela péche contre la sorte de vraisemblance qui convient à l'Apologue. Au reste, la moralité de cette mauvaise fable, si on peut l'appeler ainsi, retombe dans celle du loup et de l'agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

FABLE XIII, *page* 104

V. 10. *Or un cheval eut alors différent.* Cette fable ancienne, l'une de celles qui renferment le plus grand sens, était une leçon bien instructive pour les républiques grecques.

Les trois derniers vers qui contiennent la moralité de la fable, n'en indiquent pas assez, ce me semble, toute la portée. C'est aussi le défaut que l'on peut reprocher au prologue.

FABLE XIV, *page* 105.

V. 1. *Les grands, etc.* La Fontaine ôte le piquant de ce mot, en commençant par en faire l'application aux grands. Il ne fallait que le dernier vers.

FABLE XV et XVI, *pages* 106 et 107.

Ces deux fables me paraissent assez médiocres, et on se passerait fort bien du dicton picard.

FABLE XVII, *page* 108.

Pourquoi mettre ce mot de Socrate dans un recueil d'Apologues.

FABLE XVIII, *page* 109.

V. 4. *C'est pour peindre nos mœurs, etc.* Voilà le grand mérite des fables de La Fontaine, et personne ne l'avait eu avant lui.

Il était inutile d'ajouter *et non pas par envie ;* le desir de surpasser un auteur mort il y a deux mille quatre cents ans ne peut s'appeler envie. C'est une noble émulation qui ne peut être suspecte. Celui même de surpasser un auteur vivant, ne prend le nom d'envie que lorsque ce sentiment nous rend injuste envers un rival.

Vers dernier. *Profiter de ces dards unis, et pris à part.*

La consonnance de ce mot *dards* placé à l'hémistiche avec la rime à *part*, offense l'oreille.

FABLE XIX, *page* 111.

V. 1. *Vouloir tromper le ciel, etc.* Ces cinq premiers vers sont nobles et imposans, ils ont pourtant un défaut. Il s'agit d'un prêtre d'Apollon, par conséquent d'un fourbe ; d'un païen incrédule, par conséquent d'un homme de bon sens, et La Fontaine se fâche et parle comme s'il s'agissait du vrai dieu, d'un prêtre du dieu suprême.

Ce ridicule se trouve dans les histoires ancienne et romaine de Rollin. Ce digne professeur s'emporte contre ceux qui ne croyaient pas à Jupiter, à Neptune. Il suppose, sans y songer, que ces gens-là, nés parmi nous, n'auraient pas cru à notre religion.

FABLE XX, *page* 112.

Cette petite pièce n'est point une fable ; c'est une aventure très-bien contée dont La Fontaine tire une moralité contre les avares. Le trait qui la termine, joint au piquant d'un saillie épigrammatique, l'avantage de porter la conviction dans l'esprit.

V. 13. *Son cœur avec*, . . . n'est ni harmonieux ni élégant ; mais est d'une vivacité et d'une précision qui plaisent.

FABLE XXI, *page* 114.

V. 1. *Un cerf s'étant sauvé*. . . Cette fable est un petit chef-d'œuvre. L'intention morale en est excellente, et les plus petites circonstances s'y rapportent avec une adresse ou un bonheur infini. Observons quelques détails.

V. 3. *Qu'il cherchât un meilleur azyle.*

Voilà le dénouement préparé dès les trois premiers vers.

V. 4. *Mes frères*. . . *Je vous enseignerai*. . . . Il parle là comme s'il était de leur espèce.

V. 5. . . . . *Les pâtis les plus gras.* Voyez avec quel esprit La Fontaine saisit le seul rapport d'utilité dont le cerf puisse être aux bœufs.

V. 12. . . . . *Les valets font cent tours*,

L'intendant même; . . . . . maison très-bien tenue ! tout le monde paraît à sa besogne et ne fait rien qui vaille.

V. 14. *N'apperçut ni cor, ni ramure,*

Cela ne paraît guère vraisemblable, et voilà pourquoi cela est excellent.

V. 20. . . . *L'homme aux cent yeux*..... Cette courte périphrase exprime tout, et le discours du maître est excellent.... *Je trouve bien peu d'herbe*.... *Cette litière est vieille*.... Qu'ont fait les valets avec leurs cent tours ?

V. 34. *Ses larmes ne sauraient*.... La Fontaine ne néglige pas la moindre circonstance capable de jeter de l'intérêt dans son récit.

V. dernier. *Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.*

Ce dernier vers produit une surprise charmante. Voilà de ces beautés que Phèdre ni Esope n'ont point connues.

FABLE XXII, *page* 105.

V. 2. *Voici comme Esope le mit*
En crédit.

Il fallait mettre ces deux vers en un, ce qui était facile, et ce qui sauvait en même temps les trois rimes consécutives en *it*.

V. 6. . . . *Environ le temps*
Que tout aime,.... Un mot suffit à La Fontaine pour réveiller son imagination mobile et sensible. Le voilà qui s'intéresse au sort de cette allouette, qui a passé la moitié d'un printemps sans aimer.

V. 13. *A toute force enfin elle se résolut*
D'imiter la nature et d'être mère encore.

L'importance que La Fontaine donne à cet oiseau est charmante.

V. 24. . . . *Avecque*.... Ce mot, dans La Fontaine se trouve souvent de trois syllabes, ce qui rend le vers pesant. On ne supporte plus cette licence.

V. 34. . . . *Il a dit*..... Avec quelle vivacité est peint l'empressement des enfans à rendre compte à leur mère.

Aider, *écouter*, *manger*, mauvaises rimes, c'est dommage. On voudrait que cette fable fut parfaite.

V. 36. *S'il n'a dit que cela*.... Peut-on mettre la morale en action d'une manière plus sensible et plus frappante ?

Vers 50.

V. 50. *Il a dit ses parens, mère c'est à cette heure....*
Non.... Comme la leçon se fortifie par la sécurité de l'alouette.

V. 67. *Voletans et se culbutans,*

Ce vers de sept syllabes entre deux vers de huit syllabes donne du mouvement au tableau, et exprime le sens dessus dessous avec lequel la petite famille déménage. La Fontaine ne pouvait guère finir par une plus jolie fable.

Chamfort écrit : *Voletans, se culebutant,*

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I, *page* 1.

Vers 6. *Un auteur gâte tout,...* On voit par ce petit prologue que La Fontaine méditait plus qu'on ne le croit communément sur son art et sur les moyens de plaire à ses lecteurs. Madame de la Sablière l'appelait un fablier, comme on dit un pommier, et d'après ce mot, on a cru que La Fontaine trouvait ses fables au bout de sa plume. La multitude de ses négligences a confirmé cette opinion; mais sa négligence n'était que la paresse d'un esprit aimable qui craint le travail de corriger, de changer une mauvaise rime, etc. Il y a quelques négligences même dans ce Prologue;

V. 11. *Enfin si dans mes vers, je ne plais et n'instruis,*
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.

Cela est commun et ne valait pas trop la peine d'être dit; mais il y a plusieurs vers charmans comme

V. 6. *Un auteur gâte tout, quand il veut trop bien faire;*
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.

V. 20. *Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.*

Ce vers et cent autres prouvent que La Fontaine ne manque point de force, quoiqu'il ne s'en pique point; mais il la cache sous un air de bonhommie.

V. 27. *Une ample comédie à cent actes divers.*

C'est là le grand mérite de La Fontaine, et c'est son secret qu'il nous donne. Tous les fabulistes ont fait parler les animaux, mais La Fontaine entre plus qu'eux tous dans le secret de nos passions quand il les fait parler.

V. 31. . . . *Aux belles la parole : parole* et *rôle* riment très-mal. La difficulté de cette rime a fait pardonner cette faute à des poëtes moins négligés que La Fontaine.

Vers 33. *Un bûcheron.* . . . . Cette fable, et les quatre suivantes, sont du ton le plus simple. Elles n'ont ni de grandes beautés ni de grands défauts. Elles n'offrent rien de bien remarquable.

FABLE II, *page* 122.

V. 25. *Au moindre hoquet qu'ils treuvent.*

Treuvent. . . . *avecque.* . . . Ces mots-là, qu'on pardonnait autrefois, sont devenus barbares. Je l'ai déja observé, et je n'y reviendrai plus.

FABLE III, *page* 123.

V. 16. *Quelque gros partisan.* . . . Voilà un bon trait de satyre, et il est plaisant de faire parler ainsi le petit poisson.

FABLE IV, *page* 124.

V. 11. *N'allât interpréter à cornes leur longueur ;*

Ce tour n'est guère dans le génie de notre langue, et la grammaire trouverait à chicanner ; mais le sens est si clair que ce vers ne déplait pas.

V. 20. . . . . *Et cornes de licornes.* Cette consonance fait ici un très-bon effet, parce qu'elle arrête l'esprit sur l'idée de l'exagération qu'emploient les accusateurs.

FABLE V, *page* 125.

V. 15. *Mais tournez-vous, de grace,* . . . . Molière n'aurait pas dit la chose d'une manière plus comique.

FABLE VI, *page* 126.

Voici une fable où La Fontaine retrouve ses pinceaux et sa poésie, ce mélange de tours et cette variété de style qui lui est propre. La peinture du travail des servantes, celle de l'instant de leur réveil,

sont parfaites. Dans la plupart des éditions il y a une faute qui défigure le sens, *toutes entraient en jeu :* il faut lire, vers sept, *tourets entraient en jeu.* Ce sont de petits tours à dévider le fil.

FABLE VII, *page* 127.

Cette fable est visiblement une des plus mauvaises de La Fontaine. On a déja remarqué que le satyre, ou plutôt le passant, fait une chose très-sensée en se servant de son haleine pour réchauffer ses doigts, et en soufflant sur la soupe afin de la refroidir ; que la duplicité d'un homme qui dit tantôt une chose et tantôt une autre, n'a rien de commun avec cette conduite, et qu'ainsi il fallait trouver une autre emblême, une autre allégorie pour exprimer ce que la duplicité a de vil et d'odieux.

FABLE VIII, *page* 129.

V. 2. *Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie.*

Cette transposition, au lieu de *ont rajeuni l'herbe*, était autrefois admise dans le style le plus noble, elle n'est plus reçue que dans le style familier, et encore faut-il en user sobrement. Elle vieillit tous les jours.

Prés.... propriétés.... mauvaises rimes.

V. 24. *Mon fils.....* L'hypocrite redouble de tendresse au moment où il se croit sûr de réussir.

FABLE IX, *page* 130.

V. 10. . . . . *Dès qu'on aura fait l'oût :* l'*oût*. Vieux mot qui veut dire la moisson, et dont on se sert encore en quelques provinces.

FABLE X, *page* 131.

V. 8. *Dont le récit est menteur,*
Et le sens est véritable,

Toutes les fables, quand elles sont bien faites, doivent être dans le même cas, et cacher un sens vrai sous le récit d'une action inventée. D'où vient donc La Fontaine n'applique-t-il cette réflexion qu'à l'Apologue actuel. Serait-ce qu'une montagne prête d'accoucher lui aurait paru plus contraire à la vraisemblance qu'une lime qui adresse la parole à un serpent ? Cela serait d'une grande bonhommie.

V. 14. *Du vent.*

Ce vers de deux syllabes fait ici un effet très-agréable, et on ne peut exprimer mieux la nullité de la production annoncée avec faste.

FABLE XI, *page* 132.

Cette fable n'est guère remarquable que par la simplicité du ton et la pureté du style.

FABLE XII, *page* 133.

Cette fable est moins un apologue qu'une épigramme. Comme telle, elle est même parfaite, et elle figurerait très-bien parmi les épigrammes de Rousseau.

FABLE XIII, *page* 133.

V. 5. Il crut que dans son *corps* elle avait un *trésor*. Cette consonnance de l'hémistiche et de la rime est désagréable à l'oreille.

FABLE XIV, *page* 134.

Les deux derniers vers de cette petite fable sont devenus proverbe.

D'un magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.

FABLE XV, *page* 135.

V. 2. . . . *En de certains climats*, en Italie, par exemple, où l'on marie la vigne à l'ormeau, au tilleul, etc.

V. 6. *Broute sa bienfaitrice* : . . . Est une expression très-hardie, mais amenée si naturellement, qu'on ne songe point à cette hardiesse.

FABLE XVI, *page* 136.

V. 13. *Je ne crains que celles du temps.*

Cette idée très-philosophique jetée dans le discours que La Fontaine prête à la lime fait beaucoup d'effet, parce qu'elle est entièrement inattendue.

FABLE XVII, *page* 137.

V. 2. *Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?*

Cette raison de ne pas se moquer des misérables, a l'air d'être peu noble et peu généreuse. En effet, une âme honnête ne se moquerait pas des misérables, quand même elle serait assurée d'être toujours dans le bonheur. Mais La Fontaine se contente de nous renvoyer au simple bon sens, et fonde sa morale sur la nature commune

et sur la raison vulgaire. On a remarqué qu'il n'était pas le poëte de l'héroïsme, c'est assez pour lui d'être celui de la nature et de la raison.

V. 15. *Sur leur odeur ayant philosophé,*
Conclut . . . . . .
Et Rustaut qui n'a jamais menti,

La Fontaine se sert exprès de ces expressions qui appartiennent à l'art de raisonner, que l'homme dit être son seul partage, et que Descartes refuse aux animaux.

FABLE XVIII, *page* 138.

V. 9. *Comme vous êtes roi, vous ne considérez*
Qui ni quoi : . . . . . .

N'est-il pas plaisant de supposer que ce soit un effet nécessaire et une suite naturelle de la royauté, de n'avoir d'égard ni pour les choses ni pour les personnages ? Ce tour est très-satyrique, et sa simplicité même ajoute à ce qu'il a de piquant.

V. 21. . . . . *Dieu donna géniture* : Les cinq rimes en *ure* font un effet très-mauvais, et c'est pousser la négligence, c'est-à-dire la paresse un peu trop loin. Il était bien aisé de corriger cela.

V. 37. *Ou plutôt la commune loi,*

Cela est vrai ; mais s'il est ainsi, à quoi sert la morale en général, et où est la morale de cette fable en particulier ? Pour donner une moralité à cet Apologue, il fallait faire entendre que l'esprit consiste à s'élever au-dessus des illusions de l'amour-propre, et que notre véritable intérêt doit nous conseiller de nous défier sans cesse de notre vanité.

FABLE XIX, *page* 140.

La manière dont le roi distribue les emplois de son armée est très-ingénieuse ; ces quatre vers qui expriment la moralité de cette fable sont excellens, et le dernier sur-tout est parfait.

Le monarque prudent et sage,
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX, *page* 141.

V. 4. . . . *Du moins à ce qu'ils disent*, cette suspension fait un effet charmant. Jusqu'à ce mot on croirait que l'ours est mort ou du moins pris et enchaîné.

V. 15. . . . . *Il fallut le résoudre.... se défaire.* Ce mot de résoudre se prenait autrefois dans le sens que lui donne La Fontaine.

V. 28. . . . . *Otons-nous, car il sent.* Peut-on peindre mieux l'effet de la prévention ? Cela me rappelle une farce dans laquelle arlequin est représenté, couchant dans la rue. Il se plaint du froid. Scapin fait avec sa bouche le bruit d'un rideau qu'on tire le long de sa tringle. Il demande à arlequin comment il se trouve à présent. Oh, dit celui-ci, il n'y a pas de comparaison.

V. 37. *Il m'a dit qu'il ne faut jamais*
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

La morale dans la bouche de celui qui vient d'être châtié fait ici un effet d'autant meilleur que le trait est saillant et l'épigramme excellente.

FABLE XXI, *page* 142.

Cette petite fable, ainsi que plusieurs de ce cinquième livre, est du ton le plus simple : les deux meilleures sans contredit sont celles de l'ours et celle de la vieille et les deux servantes. Nous serons plus heureux dans le livre suivant.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I, *page* 144.

Vers 1. *Les fables ne sont pas, etc.* . . Voici encore un Prologue, mais moins piquant et moins agréable que celui du livre précédent, cependant on y reconnaît toujours La Fontaine, ne fut-ce qu'à ce joli vers :

V. 6. *Et conter pour conter me semble peu d'affaires.*

Ce vers devrait être la devise de tous ceux qui font des fables et même des contes.

V. 18. *L'un amène un chasseur.* . . . . Cette fable et la suivante semblent être la même et n'offrir qu'une seule moralité. Il y a cependant des différences à observer. Dans la première c'est un paysan qu'on ne peut accuser que d'imprudence, quand il suppose que sa brebis n'a pu être mangée que par un loup. Il se croit assez fort pour combattre cet animal, et trouve à décompter quand il voit qu'il a affaire à un lion. Il n'en est pas de même de la fable suivante. Celui qui en est le héros sait très-bien qu'il va combattre un

lion, et cependant il est saisi de frayeur quand il voit le lion paraître. C'est un fanfaron qui l'est, pour ainsi dire, de bonne foi, et en se trompant lui-même.

Il convenait, ce me semble, que La Fontaine exprimât cette différence et donnât deux moralités diverses. Le paysan n'est nullement ridicule et le chasseur l'est beaucoup. Je crois que la morale du premier Apologue aurait pu être, *connaissez bien la nature du péril dans lequel vous allez vous engager.* Et la morale du second : *Connaissez-vous vous-même, ne soyez pas votre dupe, et ne vous en rapportez pas au faux instinct d'un courage qui n'est qu'un premier mouvement.* Au surplus, l'exécution de ces deux fables est agréable sans avoir rien de bien saillant.

FABLE III, *page* 146.

V. 1. *Borée et le Soleil.* . . . Voici une des meilleures fables. L'auteur y est poëte et grand poëte, c'est-à-dire grand peintre, comme sans dessein et en suivant le mouvement de son sujet. Les descriptions agréables et brillantes y sont nécessaires au récit du fait. Observons sur-tout ce vers imitatif. . . *sifle, souffle, tempête, etc.* N'oublions pas sur-tout ce trait qui donne tant à penser.

. . . *Fait périr maint bateau ;*
Le tout au sujet d'un manteau.

Enfin la moralité de la fable exprimée en un seul vers

Plus fait douceur que violence.

Je n'y vois à critiquer que les deux mauvaises rimes de *paroles* et d'*épaules.*

FABLE IV, *page* 148.

V. 9. . . . *Pourvu que Jupiter, etc.* . . L'idée de rendre sensible par une fable, que la providence sait ce qu'il nous faut mieux que nous, est très-morale et très-philosophique ; mais je ne sais si le fait par lequel La Fontaine veut la prouver est vraisemblable. Il paraît certain que le laboureur qui disposerait des saisons, aurait un grand avantage sur ceux qui sont obligés de les prendre comme elles viennent, et qu'il consentirait volontiers à laisser doubler ses baux à cette condition. A cela près la fable est très-bonne, quoiqu'un goût sévère critiquât peut-être comme trop familiers et voisins du bas ces deux vers.

V. 13. *Enfin du sec et du mouillé,*
Aussi-tôt qu'il aurait baillé.

V. 14. *Tranche du roi des airs, pleut, vente, etc.* Ces mots *pleut, vente*, pour dire, *fait pleuvoir, fait venter*, ne sont pas français en ce sens.

Ce sont de ces verbes que les grammairiens appellent impersonnels, parce que personne n'agit par eux ; mais La Fontaine a si bien préparé ces deux expressions, par ce mot *tranche du roi des airs*, ces mots, *pleut, vente*, semblent en cette occasion si naturels et si nécessaires qu'il y aurait de la pédanterie à les critiquer. L'auteur brave la langue française et a l'air de l'enrichir. Ce sont de ces fautes qui ne réussissent qu'aux grands maîtres.

FABLE V, *page* 149.

V. 1. *Un souriceau tout jeune, etc.* . . . Voici encore une de ces fables qui peuvent passer pour un chef-d'œuvre. La narration et la morale se trouvent dans le dialogue des personnages, et l'auteur s'y montre à peine, si ce n'est dans cinq ou six vers qui sont de la plus grande simplicité. Le discours du souriceau, la peinture qu'il fait du jeune coq, cette petite vanité,

V. 20. *Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,*

Ce beau raisonnement, cette logique de l'enfance, *il simpatise avec les rats.*

V. 29. . . . *Car il a des oreilles*
En figure aux nôtres pareilles.

Tout cela est excellent, et le discours de la mère est parfait : pas un mot de trop dans toute la fable, et pas une seule négligence.

FABLE VI, *page* 151.

V. 1. *Les animaux au décès d'un lion,*

Cette fable écrite purement, et où le fait est bien raconté, a, ce me semble, le défaut de n'avoir qu'un but vague, incertain, et qu'on a de la peine à saisir.

V. dernier. *A peu de gens convient le diadême,*

dit La Fontaine, mais il y avait bien d'autres choses renfermées dans cet Apologue. La sotise des animaux qui décernent la couronne aux talens d'un bâteleur, devait être punie par quelque catastrophe, et il ne leur en arrive aucun mal. Les animaux restent sans roi. L'assemblée se sépare donc sans rien faire. Le lecteur ne sait où il en est, ainsi que les animaux que l'auteur introduit dans cette fable.

FABLE VII, *page* 152.

Vers 1. *Le mulet d'un prélat.* . . . Fable très-bonne dans le genre le plus simple et presque sans ornemens.

FABLE VIII, *page* 153.

V. 15. *Notre ennemi c'est notre maître :*

On ne cesse de s'étonner de trouver un pareil vers dans La Fontaine, lui qui dit ailleurs,

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Lui qui a dit dans une autre fable :

Je devais par la royauté,
Avoir commencé mon ouvrage.

On ne lui passerait pas maintenant un vers tel que celui-là, et on ne voit pas pourtant qu'on le lui ait reproché sous Louis XIV. Les écrivains de nos jours, qu'on a le plus accusé d'audace, n'ont pas poussé la hardiesse aussi loin. On pourrait observer à La Fontaine que notre maître n'est pas toujours notre ennemi, qu'il ne l'est pas lorsqu'il veut nous faire du bien et qu'il nous en fait ; que Titus, Trajan furent les amis des Romains et non pas leurs ennemis ; que l'ennemi de la France était Louis XI, et non pas Henri IV.

FABLE IX, *page* 154.

V. 21. *Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile.*

C'est là un des Apologues de La Fontaine dont la moralité a le plus d'applications, et qu'il faut le plus souvent répéter à notre vanité, qui est, comme il dit ailleurs,

Le pivot sur qui tourne aujourd'hui notre vie.

FABLE X, *page* 155.

V. 7. *Avec quatre grains d'ellébore.*

C'était l'herbe avec laquelle on traitait la folie. Cette plante a perdu chez nous cette propriété.

V. 25. *Croit qu'il y va de son honneur*
De partir tard. . . Toujours la vanité.

V. 31. *Furent vains.* . . . La coupe de ce vers et ce monosyllabe au troisième pied, expriment à merveille l'inutilité de l'effort que fait le lièvre.

V. 34. . . . *Et que serait-ce*
Si vous portiez une maison ?

Trait admirable, la tortue, non contente d'être victorieuse, brave

encore le vaincu. C'est dans la joie qui suit un avantage remporté, que l'amour-propre s'épanche plus librement. La nature est ainsi faite chez les tortues et chez les hommes. Louez une jolie pièce de vers, il est bien rare que l'auteur n'ajoute, je n'ai mis qu'une heure, un jour, plus ou moins, et s'il s'abstient de dire cette sotise, c'est qu'il y réfléchit, c'est qu'il remporte une victoire sur lui-même, c'est qu'il craint le ridicule.

FABLE XI, *page* 156.

V. 20. . . . *Quoi donc ! dit le Sort en colère*,

Il faut convenir que l'âne n'a pas tout-à-fait tort de se plaindre. Le Destin, dans cette fable-ci, a presque autant d'humeur que Jupiter dans la fable des grenouilles, du soliveau et de l'hydre. Mais j'ai déja observé que la morale de la résignation, est toujours excellente à prêcher les hommes, bien entendu que le mal est sans remède.

FABLE XII, *page* 158.

V. dernier. . . . . *Pour un pauvre animal,*
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

Voici une de ces vérités épineuses qui ne veulent être dites qu'avec finesse et avec mesure. La Fontaine y en met beaucoup, et ce dernier vers, malgré son apparente simplicité, laisse entrevoir tout ce qu'il ne dit pas. Cela vaut mieux que, *notre ennemi, c'est notre maître.*

FABLE XIII, *page* 159.

V. 2. *Charitable autant que peu sage*

Et à la fin,

Il est bon d'être charitable ;
Mais envers qui ? c'est-là le point.

Voilà ce qu'il fallait peut-être développer. Il fallait faire voir que la bienfaisance qui peut tourner contre nous-mêmes, ou contre la société, est souvent un mal plutôt qu'un bien ; que pour être louable, elle a besoin d'être éclairée. C'était là la matière d'un bon Prologue. La Fontaine en a fait de charmans sur des sujets moins heureux. Au reste, il n'y a rien à dire à l'exécution de cet Apologue. Le tableau du serpent qui se redresse, le vers

23. *Il fait trois serpens de deux coups*,

mettent la chose sous les yeux. On pourrait peut-être critiquer,

cherche à se réunir, pour dire à réunir les trois portions de son corps; mais La Fontaine a cherché la précision.

FABLE XIV, *page* 160.

V. 1. *De par le roi des animaux*,

. . . . . .

Fut fait savoir, etc. J'ai déja observé que ces formules prises dans la société des hommes, et transportées dans celle des bêtes, ont le double mérite d'être plaisantes et de nous rappeler sans cesse que c'est de nous qu'il s'agit dans les fables.

V. 18. *Pas un ne marque de retour*,

Peut-être était-il d'un goût plus sévère de s'arrêter là et de ne pas ajouter les vers suivans, qui n'enchérissent en rien sur la pensée. Cependant on a retenu les trois derniers vers de cet Apologue, et c'est ce qui justifie La Fontaine.

. . . . . *Mais dans cet antre*,
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV, *page* 161.

V. 9. *Sur celle qui chantait quoique près du tombeau.*

Voyez combien ce vers de sentiment jette d'intérêt sur le sort de cette pauvre alouette.

V. 12. *Elle sent son ongle maligne.*

Maligne rime très-mal avec *machine*. C'est ce qu'on appelle une rime provinciale.

V. 17. . . . . *Ce petit animal*
T'en avait-il fait davantage?

Le défaut de cet Apologue est de manquer d'une exacte justesse dans la morale qu'il veut insinuer. Ce défaut vient de ce qu'il est dans la nature qu'un autour mange une alouette, et qu'il n'est pas dans la nature bien ordonnée qu'un homme nuise à son semblable. De plus, l'autour aurait bien pu manger l'alouette, quand celle-ci n'aurait pas été prise dans le filet.

FABLE XVI, *page* 162.

Cette fable très-simple n'est susceptible d'aucune remarque intéressante.

FABLE XVII, *page* 163.

Un chien qui est dans l'eau trouble l'eau, et ne saurait y voir l'ombre de sa proie. Si ce chien était sur une planche ou dans un bateau, il fallait le dire.

FABLE XVIII, *page* 163.

V. 1. *Le phaëton d'une voiture à foin.*

Aucun poëte français ne connaissait avant La Fontaine cet art plaisant d'employer des expressions nobles et prises de la haute poésie pour exprimer des choses vulgaires ou même basses. C'est un des artifices qui jette le plus d'agrément dans son style.

V. 21. *Hercule veut qu'on se remue,*

Vers charmant qui méritait de devenir proverbe, comme l'est devenu le dernier vers. . .

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Remarquons la vivacité du dialogue entre le charetier et la voix d'Hercule.

FABLE XIX, *page* 165.

V. 7. *Un des derniers se vantait d'être*

Le fond de cette fable est un fait arrivé dans une petite ville d'Italie; mais le charlatan n'avait fait cette promesse qu'à l'égard d'un sot, d'un stupide, et non pas d'un âne: cela était moins invraisemblable, mais n'était pas si plaisant. Que fait La Fontaine? Il charge, pour rendre la chose plus comique; à la place du stupide, il met un âne, un âne véritable. Pour cela il fait parler le charlatan même. Scène entre le charlatan, le prince et un plaisant de la cour. De ce fonds, qui était assez médiocre, La Fontaine sait tirer des détails plaisans, et le tout finit par une leçon excellente.

FABLE XX, *page* 166.

V. 4. *Chez l'animal qu'on appelle homme,*
On la reçut à bras ouverts.

Bonne satyre de l'humanité en général; puis vient la satyre de la société, de l'homme civilisé qui n'a fait, par les conventions sociales, que multiplier les sujets de discorde. La Fontaine ne sort pas du ton de la plus simple bonhommie, et c'est ce qui rend cette fable si piquante. La difficulté de loger la discorde parce qu'il n'y avait

point de couvent de filles, est un trait imité de l'Arioste, qui la loge chez des moines ; mais La Fontaine qui voulait la loger chez les époux, a su tirer parti de cette imagination de l'Arioste.

FABLE XXI, *page* 168.

V. 1. *La perte d'un époux ne va pas sans soupirs.*

Le seul défaut de cette fable est de n'en être pas une. C'est une pièce de vers charmante. Le prologue est plein de finesses, de naturel et de grâce. Tous ceux qui aiment les vers et La Fontaine, le savent presque par cœur.

Le discours du père à sa fille est à la fois plein de sentiment, de douceur et de raison. La réponse de la jeune veuve est un mot qui appartient encore à la passion ou du moins le paraît. La description des divers changemens que le temps amène dans la toilette de la veuve, ce vers

Le deuil enfin sert de parure,

Et enfin le dernier trait :

Où donc est le jeune mari.

On ne sait ce qu'on doit admirer davantage. C'est la perfection d'un poëte sévère avec la grace d'un poëte négligé.

EPILOGUE, *page* 170.

V. 1. *Loin d'épuiser une matière,*
On n'en doit prendre que la fleur.

On verra, par un grand nombre de fable du volume suivant, que La Fontaine aurait bien fait de prendre pour lui-même le conseil qu'il donne ici. On verra que plusieurs des fables qu'il fit dans sa vieillesse, déparent un peu son charmant recueil.

V. 5. *Il s'en va temps....* Tournure un peu gauloise, mais qui n'est pas sans grace, pour dire, *il est bien temps.*

V. 15. *Heureux !* On sait que l'époux de Psiché, c'est l'Amour.

TABLE
GÉNÉRALE

Des Fables et autres Matières contenues dans ce Volume.

Nota. Le renvoi des Fables que La Fontaine a imitées d'Esope est indiqué par Es. page.... et de Phèdre par Ph. page....

Notice sur la Vie de La Fontaine, page j.

FABLES, LIVRE I.

1. *La Cigale et la Fourmi*... Es. *page* 19.
2. *Le Corbeau et le Renard*... Ph. *p.* 31.
3. *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*... Ph. *p.* 11.
4. *Les deux Mulets*. Ph... *p.* 55.
5. *Le Loup et le Chien*... Ph. *p.* 73.
6. *La Genisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion*... Ph. *p.* 11.
7. *La Besace*... Ph. *p.* 115.
8. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*
9. *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

10. *Le Loup et l'Agneau...* Ph. *page* 3.
11. *L'Homme et son image.*
12. *Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.*
13. *Les Voleurs et l'Ane.*
14. *Simonide préservé par les Dieux...* Ph. *p.* 135.
15. *La Mort et le Malheureux.*
16. *La Mort et le Bûcheron...* Es. p. 49 et 325.
17. *L'Homme entre deux âges et ses deux Maitresses.*
18. *Le Renard et la Cicogne...* Ph. *p.* 33.
19. *L'Enfant et le Maître d'Ecole.*
20. *Le Coq et la Perle...* Ph. *p.* 83.
21. *Les Frelons et les Mouches à miel...* Ph. *p.* 85.
22. *Le Chêne et le Roseau...* Es. *p.* 319.

Notes de Chamfort sur le Ier livre, p. 220.

LIVRE II.

1. *Contre ceux qui ont le goût difficile...* Ph. *p.* 111.
2. *Conseil tenu par les Rats.*
3. *Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe...* Ph. *p.* 15.
4. *Les deux Taureaux et la Grenouille...* Ph. *p.* 39.

5. *La Chauve-souris et les deux Belettes...* Es. *p.* 247.
6. *L'Oiseau blessé d'une Flèche...* Es. *p.* 299.
7. *La Lice et sa compagne...* Ph. *p.* 27.
8. *L'Aigle et l'Escarbot...* Es. *p.* 7.
9. *Le Lion et le Moucheron...* Es. *p.* 329.
10. *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.*
11. *Le Lion et le Rat...* Ph. *p.* 163.
12. *La Colombe et la Fourmi...* Es. *p.* 97.
13. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un Puits...* Es. *p.* 185.
14. *Le Lièvre et les Grenouilles.* Es... *p.* 135. — Ph. *p.* 159.
15. *Le Coq et le Renard.*
16. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*
17. *Le Paon se plaignant à Junon...* Ph. *p.* 93.
18. *La Chatte méthamorphosée en femme...* Ph. *p.* 161.
19. *Le Lion et l'Ane chassant...* Ph. *p.* 17.
20. *Testament expliqué par Esope...* Ph. *p.* 105.
Notes de Chamfort sur le livre IIme. p. 227.

LIVRE III.

1. *Le Meûnier, son Fils et l'Ane.*
2. *Les Membres et l'Estomac.*
3. *Le Loup devenu Berger.*
4. *Les*

4. *Les Grenouilles qui demandent un Roi...* Ph. *page* 5.
5. *Le Renard et le Bouc...* Es. *p.* 13. — Ph. *p.* 115.
6. *L'Aigle, la Laie et la Chatte...* Ph. *p.* 47.
7. *L'Ivrogne et sa Femme...* Es. *p.* 169.
8. *La Goutte et l'Araignée.*
9. *Le Loup et la Cicogne...* Es. *p.* 321. — Ph. *p.* 13.
10. *Le Lion abattu par l'Homme.*
11. *Le Renard et les Raisins...* Ph. *p.* 103.
12. *Le Cigne et le Cuisinier...* Es. *p.* 173.
13. *Les Loups et les Brebis.*
14. *Le Lion devenu vieux...* Ph. *p.* 29.
15. *Philomèle et Progné.*
16. *La Femme noyée.*
17. *La Belette entrée dans un grenier.*
18. *Le Chat et le vieux Rat...* Es. *p.* 67. — Ph. *p.* 101 et 103.

Notes de Chamfort, p. 231.

LIVRE IV.

1. *Le Lion amoureux.*
2. *Le Berger et la Mer...* Es. *p.* 117.
3. *La Mouche et la Fourmi...* Ph. *p.* 133.
4. *Le Jardinier et son Seigneur.*
5. *L'Ane et le petit Chien.*

6. *Le Combat des Rats et des Belettes...* Ph. *p.* 109.
7. *Le Singe et le Dauphin...* Es. *p.* 201.
8. *L'Homme et l'Idole de bois...* Es. *p.* 287.
9. *Le Jeai paré des plumes du Paon...* Es. *p.* 231. — Ph. *p.* 7.
10. *Le Chameau et les Bâtons flotans...* Es. *p.* 249 et 267.
11. *La Grenouille et le Rat.*
12. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*
13. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf...* Ph. *p.* 105.
14. *Le Renard et le Buste...* Es. *p.* 31. — Ph. *p.* 13.
15. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.*
16. *Le Loup, la Mère et l'Enfant...* Es. *p.* 309.
17. *Paroles de Socrate...* Ph. *p.* 77.
18. *Le Vieillard et ses Enfans.*
19. *L'Oracle et l'Impie...* Es. *p.* 41.
20. *L'Avare qui a perdu son trésor...* Es. *p.* 139.
21. *L'Œil du Maître...* Ph. *p.* 55.
22. *L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ.*

Notes de Chamfort, p. 235.

LIVRE V.

1. *Le Bûcheron et Mercure...* Es. *p.* 103.

2. *Le Pot de terre et le Pot de fer.*
3. *Le petit Poisson et le Pêcheur...* Es. *p.* 279.
4. *Les Oreilles du Lièvre.*
5. *Le Renard qui a la queue coupée...* Es. *p.* 21.
6. *La Vieille et les deux Servantes...* Es. *p.* 183.
7. *Le Satyre et le Passant...* Es. *p.* 283.
8. *Le Cheval et le Loup.*
9. *Le Laboureur et ses Enfans...* Es. *p.* 53.
10. *La Montagne qui accouche...* Ph. *p.* 135.
11. *La Fortune et le jeune Enfant....* Es. *p.* 189.
12. *Les Médecins.*
13. *La Poule aux œufs d'or...* Es. *p.* 305.
14. *L'Ane portant des reliques.*
15. *Le Cerf et la Vigne...* Es. *p.* 153.
16. *Le Serpent et la Lime...* Es. *p.* 187. — Ph. *p.* 113.
17. *Le Lièvre et la Perdrix...* Ph. *p.* 15.
18. *L'Aigle et le Hibou.*
19. *Le Lion s'en allant en guerre.*
20. *L'Ours et les deux Compagnons.*
21. *L'Ane vêtu de la peau du Lion...* Es. *p.* 257. *Notes de Chamfort*, p. 241.

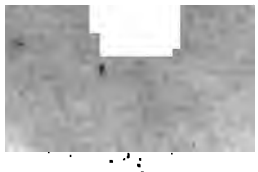
LIVRE VI.

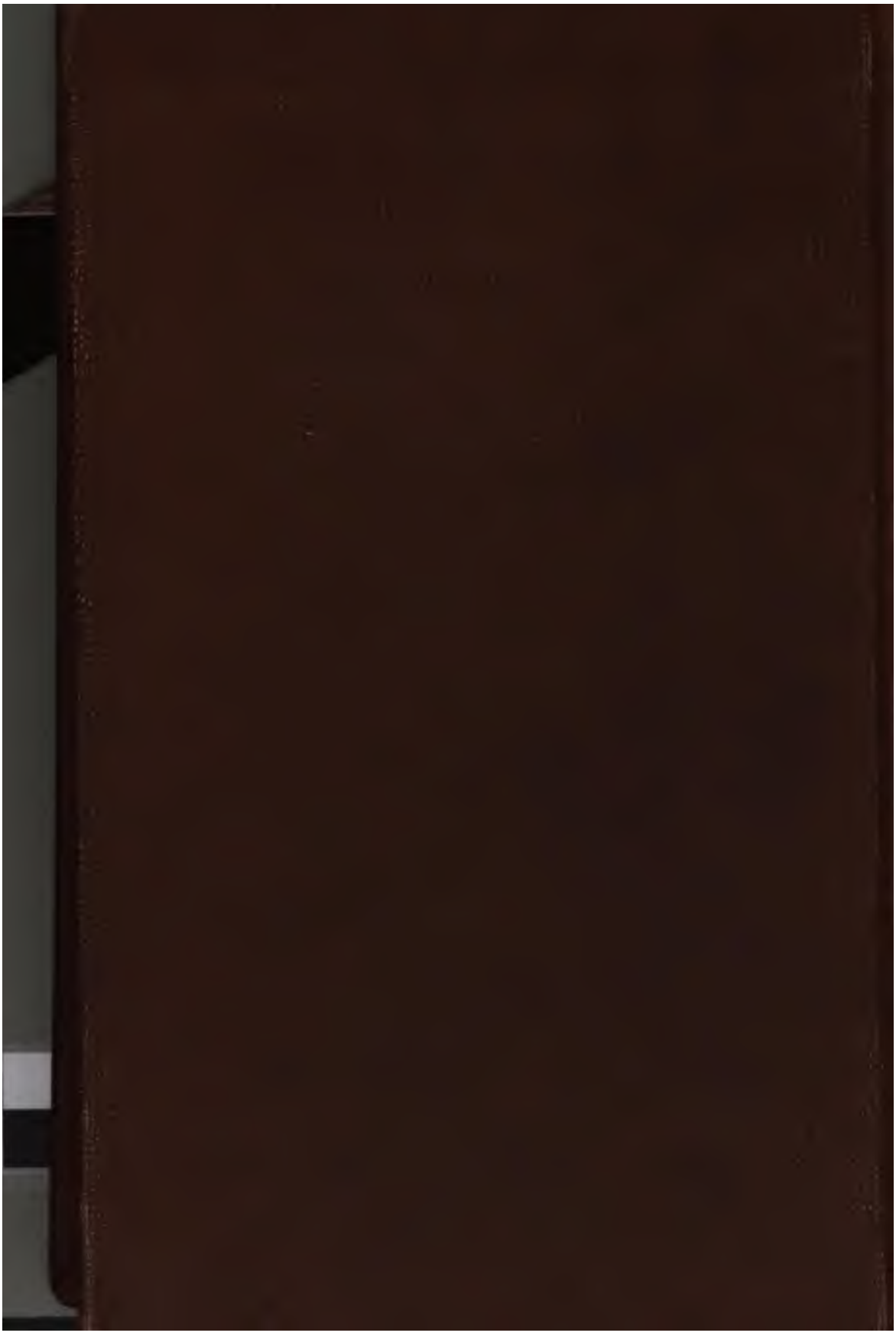
1. *Le Pâtre et le Lion...* Es. *p.* 295. — Ph. *p.* 143.
2. *Le Lion et le Chasseur.*

3. *Phœbus et Borée.*
4. *Jupiter et le Métayer.*
5. *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*
6. *Le Renard, le Singe et les Animaux...* Es. *p.* 69.
7. *Le Mulet se vantant de sa généalogie...* Es. *p.* 313.
8. *Le Vieillard et l'Ane...* Ph. *p.* 23.
9. *Le Cerf se voyant dans l'eau...* Ph. *p.* 17.
10. *Le Lièvre et la Tortue.*
11. *L'Ane et ses Maîtres...* Es. *p.* 107.
12. *Le Soleil et les Grenouilles...* Ph. *p.* 11.
13. *Le Villageois et le Serpent...* Ph. *p.* 125.
14. *Le Lion malade et le Renard...* Es. *p.* 307.
15. *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.*
16. *Le Cheval et l'Ane...* Es. *p.* 281.
17. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre...* Ph. *p.* 9.
18. *Le Chartier embourbé.*
19. *Le Charlatan.*
20. *La Discorde.*
21. *La Jeune Veuve.*

Epilogue... Ph. *p.* 137.
Eloge de La Fontaine, p. 171.
Epître à Chamfort par Dorat, p. 218.
Notes de Chamfort, p. 220.

Fin de la Table.



PUBLIC LIBRARY
EPARTMENT

circumstances to be
he Building